

Félix Hardy

**DIALOGUES DES DIVINITÉS
CONTEMPORAINES**

II

**La Famille, le Travail, la Consommation et le
Divertissement**

(La Famille entre dans une grande salle de réunion sans fenêtres, toute peinte de blanc et sur-éclairée. Elle hésite quelques longues secondes sur le seuil de la porte, sous le regard respectivement intimidant, avide et railleur du Travail, de la Consommation et du Divertissement, tous assis dans d'énormes fauteuils de gestionnaire, derrière une grande table de verre surélevée, courbée, et encerclant la petite chaise inconfortable qu'on lui destine. Constatant que l'aménagement de la salle a produit l'effet désiré, le Travail – sans daigner se lever – accueille la Famille.)

LE TRAVAIL

Bonjour, madame. Vous pouvez vous asseoir. Voici la Consommation, qui dirige la section de notre entreprise qui s'occupe de toutes nos affaires portant sur les biens matériels. Et voilà le Divertissement, qui dirige la section chargée de nos affaires touchant à ce qu'on appelle communément les biens culturels. Bien entendu, ils doivent travailler régulièrement ensemble, la séparation entre les biens matériels et les biens culturels étant poreuse, sans compter qu'on consomme les biens culturels et qu'on peut se divertir en consommant des biens matériels.

LA FAMILLE

(Avec nervosité.) Enchantée ! Vraiment enchantée !

LE TRAVAIL

Nous tenons d'abord à vous féliciter d'avoir franchi avec succès les premières étapes du processus de sélection. Cependant, il reste, en plus de

vous, plusieurs candidats intéressants, dont certains ont été recommandés par l'un ou l'autre de nos collaborateurs. Comme nous sommes une organisation sérieuse et prenons à cœur notre philosophie d'entreprise et la conception de la société qu'elle implique, vous comprendrez que nous n'accordons du financement qu'aux meilleurs, que ce soit en défrayant une partie du coût de leurs activités, ou en organisant pour eux une grande campagne publicitaire. Par meilleurs, nous entendons évidemment ceux qui partagent nos valeurs et qui sont prêts à s'engager corps et âme dans la réalisation de notre idéal de société, tout en contribuant à notre image de marque. Ainsi nous nous attendons à ce que vous nous montriez que vous êtes de ceux-ci, en mettant en valeur vos acquis et vos accomplissements, et en nous parlant de vos projets ; ou, comme on dit, en vous vendant.

LA FAMILLE

Bien entendu.

(La Famille, en écoutant le Travail, se tortille sans arrêt sur sa chaise, sans parvenir à trouver une position confortable. Elle s'assoit tantôt sur une fesse, tantôt sur l'autre, croisant une jambe pour la décroiser presque aussitôt et croiser l'autre.)

LE TRAVAIL

Je commence donc par vous poser une question. Nous avons tous lu avec attention votre dossier de candidature, et nous convenons que vos expériences antérieures sont intéressantes, et que le rôle actif que vous avez joué dans votre communauté est tout à fait impressionnant. Seulement nous nous demandons si vous êtes capable de vous adapter au monde en constante évolution qui est le nôtre, et, du même coup, de contribuer à notre idéal de société. Je m'explique. Jadis, quand presque tous les hommes étaient condamnés au travail de la terre ou à d'autres métiers manuels souvent pénibles, quand ils grandissaient à la ferme ou dans l'atelier familial, quand ils héritaient de la condition laborieuse de leurs parents, génération après génération, vous étiez l'un des lieux où le labeur occupait une place très importante dans la vie quotidienne, de l'enfance jusqu'à la mort. Mais les choses ont changé radicalement depuis cette époque. En effet, la révolution industrielle a fait sortir le travail de la famille et, comme il fallait s'y attendre, les liens qui la constituent sont devenus de moins en moins forts, de même que sa place dans la société est devenue de moins en moins importante. Comment en aurait-il été autrement, puisque c'est moi qui suis le principe organisateur des sociétés, et donc qui donne sa juste valeur à chaque chose ? Mais je ne veux pas vous donner un cours d'histoire et j'en arrive à ma question.

Actuellement, il me semble que, loin d'être un lieu de labeur comme jadis, vous êtes celle qui donne refuge aux hommes quand ils cessent de travailler, et qui leur procure le bonheur et la chaleur humaine dont ils ont besoin pour se consoler de leurs peines ; que vous êtes celle qui incite les travailleurs à consacrer moins d'énergie et de temps au travail, et donc à accorder moins d'importance à leur carrière, comparativement aux célibataires et aux couples sans enfants ; enfin, que vous êtes celle qui, en leur faisant goûter le bonheur conjugal et la joie de participer activement au miracle de la vie, donne un sens à leur vie de labeur, qui prise en elle-même ne saurait être que pénible et absurde. Comme la mission sociale de notre organisation est d'asservir toujours plus les hommes, de les faire travailler à leur propre malheur et à leur propre dégénérescence à l'aide de promesses et de menaces trompeuses, et de les condamner, dans le meilleur des cas, à une vie de plus en plus morne, ennuyeuse, dénuée de sens et laborieuse, nous ne voyons pas de quelle manière vous pouvez contribuer à la réussite de cette mission. Vous comprendrez que le commerce de la misère humaine nous offre un vaste marché ne connaissant pas la satiété et sur lequel nous pouvons écouler facilement toutes les marchandises que nous pouvons produire, puisque non seulement les hommes qui veulent le malheur des autres sont preneurs, mais aussi ceux dont le malheur est justement l'objet des services que nous offrons – à supposer qu'il soit possible, pour les hommes, de séparer complètement leur propre malheur de celui des autres. Par conséquent, nous ne sommes pas prêts à faire des compromis à propos d'un commerce aussi lucratif et comportant très peu de risques de perdre nos investissements, en finançant des activités qui sont incompatibles avec lui, même si un tel acte de philanthropie pourrait certainement nous donner une belle image aux yeux des hommes.

(Toujours tendue, la Famille essaie maladroitement de briser la glace et de s'attirer la sympathie de ses intervieweurs, en adoptant une attitude rampante et familière.)

LA FAMILLE

C'est une très bonne question. Vraiment ! Et je vous remercie de me donner l'occasion d'y répondre et de m'expliquer devant des juges aussi éclairés et perspicaces que vous. Cela n'arrive pas tous les jours, et je vous en suis infiniment reconnaissante.

Je suis certaine que je ne vous apprends rien en disant qu'en raison des buts que s'est donnés votre entreprise et que je partage évidemment, il me faut à tout prix éviter de révéler aux hommes les stratégies que j'utilise pour les asservir et les faire travailler à leur malheur et à leur dégradation, individuelle et collective. Vous n'êtes pas des enfants, et vous savez très bien les bêtises qu'on peut faire faire, faire dire, faire penser et faire sentir

aux hommes en leur promettant un peu de chaleur humaine et en leur parlant de belles choses : « *Faites ceci et dites cela, pensez ceci et surtout sentez cela. Alors vous vous accomplirez, alors vous serez des personnes bonnes et épanouies !* » Aussi bien croire au Père Noël ou à n'importe quelle autre invention des parents, grâce à laquelle ils mènent leurs enfants par le bout du nez et leur bourrent la tête de croyances puérides, en apparence inoffensives !

(La Famille fait entendre un petit rire nerveux, tout en cherchant des signes d'approbation. Elle obtient seulement, de la part du Travail, un regard glacial ; de celle de la Consommation, l'indifférence la plus totale ; et de celle du Divertissement, un sourire moqueur. Elle avale bruyamment sa salive, puis elle parvient tant bien que mal à se ressaisir et à ne pas s'en laisser imposer.)

Je vous suis très reconnaissante de ne pas avoir remis en question toutes les peines et toute la misère que j'ai fait endurer aux hommes par le passé. Mais permettez-moi de m'attarder quand même un peu à elles, question de vous montrer que je n'ai pas changé du tout au tout, que je n'ai pas trahi mes origines et mon identité, et que je suis bien la descendante et l'héritière légitime de celle que j'étais jadis, et pas une vulgaire bâtarde qui aurait usurpé mon nom pour couvrir l'humanité de bienfaits. J'espère ainsi vous montrer, monsieur le Travail, que je n'ai pas oublié les liens matrimoniaux qui nous unissaient si étroitement par le passé, et qui continuent de nous unir, malgré notre séparation apparente et la distance et la froideur que vous affectez à mon égard. Du même coup, je tâcherai de vous montrer – à vous, madame la Consommation, et aussi à vous, monsieur le Divertissement – que nous avons en commun un certain air de famille, et donc que nous avons probablement des liens de parenté. Donc, si mes explications vous semblent convaincantes, nous pourrions former une espèce de famille. *(Ton de prêche.)* Car nous pourrions alors entrer en communion les uns avec les autres, et aussi avec l'entité supérieure produite par la fusion et la dissolution de nos personnalités individuelles, de même que par notre objectif commun, à savoir le malheur des hommes.

LE TRAVAIL

(Froidement.) Je vous interromps pour faire une mise au point. Je vous prie de ne pas compter sur nos relations passées pour obtenir des traitements de faveur de ma part, de ne plus faire allusion à elles, et surtout d'éviter d'être familière avec moi, comme on peut l'attendre d'une personne sachant faire preuve de sérieux. Je suis quelqu'un d'intègre, d'impartial et d'incorruptible, de manière générale, mais surtout quand il

s'agit de la mission de notre organisation ; et j'attends les mêmes vertus de vous. C'est justement parce que cette mission me tient particulièrement à cœur que j'ai décidé de siéger sur ce comité de sélection, malgré le conflit d'intérêts apparent. Ainsi ne m'obligez pas à me désister ou à émettre un avis négatif sur votre personne, afin de conserver ma réputation de professionnalisme et de rigueur au sein de l'organisation, à laquelle je tiens même si je suis le Directeur général, ou justement parce que je le suis. Car comment pourrais-je exiger de mes associés et de mes employés ce que je me dispenserais moi-même de faire ?

Ceci dit, revenons à nos moutons. Poursuivez, nous vous écoutons.

LA FAMILLE

(Avec une grimace de dépit qu'elle tente en vain de réprimer, et non sans un certain embarras.) C'est un malentendu : jamais je n'ai eu l'intention d'obtenir un traitement de faveur de votre part. Je me suis mal exprimée. Comme je vous le disais, c'est seulement un malentendu, un simple malentendu. Faites comme si je n'avais rien dit. Oubliez ce que je viens de dire.

(Le Travail hoche froidement de la tête. La Famille poursuit avec un sérieux forcé et même crispé, tout en lui jetant des regards suppliants. On dirait qu'elle récite une leçon apprise par cœur. Elle appuie lourdement sur les mots-clés, comme s'ils devaient lui ouvrir des portes.)

Euh, donc, comme je m'apprêtais à le dire, l'**obéissance** jouait un rôle très important dans les familles à l'ancienne mode. Les enfants étaient **soumis** à leurs parents, et l'ensemble de la famille – même les adultes et surtout les femmes – était **soumis** au père ou au patriarche. Ce dernier était le **chef** de la petite **entreprise** qu'était alors la famille, et sa femme et sa progéniture **travaillaient sous sa direction**, parfois même les femmes de ses fils et leur progéniture, s'ils vivaient tous ensemble et, par exemple, **exploitaient** une même terre dont le patriarche était **l'unique propriétaire**. Même s'il **mettait l'épaule à la roue** et avait son **lot de peines**, il était incontestablement celui qui **commandait**, et il n'hésitait pas à **affirmer son autorité par la force**, si on avait **l'audace de lui désobéir ou de le contrarier**. Les membres de sa famille étaient pour lui des **forces de travail à utiliser**, comme les animaux de la ferme. C'est pourquoi, quand il s'agissait de prendre femme, on accordait souvent sa préférence à celles qui avaient la réputation d'être **dociles, robustes et « vaillantes » ou « travaillantes »**, et dont on pouvait penser qu'elles mettraient au monde des enfants qui **hériteraient** de ces belles qualités ; qualités qu'on pouvait d'ailleurs aussi bien exiger d'une bonne jument. Quant aux enfants, on les **dressait** quand ils étaient tout petits au **travail**

de l'exploitation familiale, afin de ne pas avoir de **bouches inutiles à nourrir**. Bien sûr, le **chef de famille** pouvait juger sage de ne pas trop **maltraiter** les membres de sa famille, pas tant parce qu'il les aimait ou voulait faire preuve d'humanité, que parce qu'il comprenait quels étaient ses **intérêts**. Un cheval qu'on nourrit mal **travaille moins bien**, s'épuise plus facilement et peut tomber malade ; et un autre qu'on bat excessivement peut devenir rétif ou même fou, sans compter qu'on risque de le blesser et de le rendre plus ou moins **inutilisable**. Dans ce contexte, le mieux que pouvait faire la progéniture mâle, c'était de **prendre son mal en patience**, pour devenir plus tard **chef de famille**, et se consoler ainsi de la **vie de labeur** qu'elle continuait à vivre, dont elle avait **héritée**, et qu'elle **léguerait** à ses enfants. Quant à la progéniture femelle, elle était **condamnée à la soumission** pour la totalité de sa vie, **l'autorité** de son mari succédant à celle de son père ou des autres hommes de sa famille.

Impossible de nier que la **servitude** dont la famille était le lieu apparaissait très crûment aux hommes ! C'est pourquoi je la justifiais alors en insistant sur l'importance des **liens de sang** et sur **l'obéissance** due aux parents, qui avaient **donné la vie** à leurs enfants, et plus particulièrement au père, qui **nourrissait** sa famille par son **labeur**. Et c'est pour la même raison que j'ai poussé les hommes à valoriser les **rapports d'interdépendance** et **l'esprit de communauté** qui devaient **cimenter** la famille. Et j'ai si bien réussi à les **endoctriner** que le fait d'abandonner sa famille pour faire sa vie ailleurs et plus librement, ou même d'en avoir seulement le désir, était considéré comme un **acte d'ingratitude et d'égoïsme**, un **grave manque de solidarité et de piété filiale**, et même une **trahison impardonnable à l'égard des siens**. Et quand c'étaient le **chef** et les autres membres de la famille qui décidaient d'éloigner, au nom de leur **intérêt** collectif, un **élément indésirable ou inutilisable**, cela ne changeait rien du tout à l'affaire : c'était toujours ce mouton noir qui était **coupable**.

Quand on peut faire, sans forcer le trait, un portrait aussi **affreux** des familles traditionnelles, il est normal qu'on trouve que ce que je suis devenue **contribue** très peu **au malheur et à l'asservissement des hommes**.

LE TRAVAIL

(Ostensiblement navré.) Ainsi vous donneriez raison aux hommes quand ils voient en vous non pas une cause de malheur, mais une cause de bonheur, contrairement aux espérances que j'avais en vous posant cette question ? Malheureusement, peut-être faut-il cette fois-ci donner raison aux hommes, aussi déraisonnables soient-ils généralement. Car, à ce qu'on dit, le labeur n'a plus sa place à l'intérieur de la famille actuelle. L'homme n'est plus l'unique ou le principal pourvoyeur devant subvenir aux besoins de sa famille, et il n'a plus à travailler dans l'exploitation

familiale, et à y faire travailler les siens, en ayant recours à la peur et à la force. Sa femme n'est plus sa servante, pas plus que leurs enfants ne sont considérés comme de petits animaux qu'il faut dresser pour pouvoir exploiter aussi vite que possible leur force de travail. La famille est au contraire devenue une espèce de sanctuaire où l'on vient se reposer, se reconforter et s'amuser après le travail, avec ceux que l'on aime, c'est-à-dire avec son conjoint ou sa conjointe, et les petits chéris qui sont nés de cette union.

Les choses ne sont-elles pas comme les hommes les décrivent, et comme je les décris ? Si vous en êtes capable, faites-moi le plaisir de me détromper, et sans tarder !

LA FAMILLE

(En se relâchant subitement.) Ah ! mon cher, je ne te fais pas l'injure de penser que tu crois vraiment ce que tu viens de dire. Je te sais beaucoup plus...

(Le Travail se croise les bras et jette un regard désapprobateur à la Famille.)

Hum... Laissons, ça vaut mieux. Alors, comme je disais... Au fait, où en étais-je ?

LE DIVERTISSEMENT

Vous étiez sur le point de nous dire que monsieur le Travail, le Directeur général et le principal actionnaire de notre organisation, est moins imbécile qu'il ne le semble. Je vous en prie, continuez. Surtout ne vous gênez pas pour moi. Cela sera probablement très amusant, quoique probablement tout aussi mauvais pour vos chances d'obtenir du financement de notre organisation.

LE TRAVAIL

Allons, un peu de sérieux ! Je n'ai rien contre le fait de plaisanter à mes heures, mais ce n'est ni le moment ni l'endroit. Chaque chose en son temps !

Madame la Famille, vous vous apprêtez à nous expliquer que...

LA FAMILLE

(Comme si elle essayait de se disculper d'un crime horrible.) ...que tout le bien que les hommes pensent et disent de moi est une malheureuse erreur, c'est-à-dire malheureuse pour eux, et heureuse pour nous, dans la mesure où il nous est possible d'en tirer profit, si nous nous montrons assez rusés. Car vous n'ignorez pas que, comme presque toutes les mamans, je suis très possessive et très « contrôlante », même si j'ai l'air d'être aimante, douce et prête à sacrifier mon propre bien pour celui de mes enfants, c'est-à-dire tous les hommes qui sont nés et qui ont grandi et vieilli en mon sein – ce qui revient à dire tous ceux qui ont été, qui sont et qui seront. Alors il est hors de question que je laisse mes chers oisillons fuir le nid familial et apprendre à voler de leurs propres ailes, même s'il serait grand temps qu'ils deviennent des adultes, ou justement pour cette raison. Et il est tout aussi hors de question que je les protège du travail, que j'allège les obligations familiales, et que je leur procure un havre de paix où ils pourront vivre dans le bonheur et la liberté avec ceux qu'ils aiment. Ce ne sont là que des contes de fées que je raconte à mes enfants, qu'ils se racontent par la suite à eux-mêmes, et auxquels ils s'efforcent de croire avec d'autant plus de zèle qu'ils n'ont rien à voir avec la réalité familiale qu'ils connaissent bien, tous ayant été un jour enfants, et beaucoup devenant parents, comme le cours normal de la vie l'exige.

LE TRAVAIL

(Impatient.) Pouvez-vous nous dire où vous voulez en venir ? Nous avons beaucoup de candidats à passer en entrevue, et si tous tournent autour du pot comme vous et se lancent dans des remarques générales ou introductives interminables, nous n'en finirons jamais, et jamais nous ne saurons ce dont nous avons besoin pour faire notre choix. Alors je vous le demande directement : quels moyens concrets utilisez-vous ou comptez-vous utiliser pour rendre la vie des hommes encore plus laborieuse et plus misérable, pour resserrer leurs chaînes et même les leur faire désirer, pour les empêcher de devenir des adultes autonomes et même faire d'eux des êtres sous-développés ?

LA FAMILLE

(Grossièrement flatteuse.) Oui, oui, oui. Bien sûr ! Bien entendu ! Mais pour répondre correctement à cette question – que je prends très au sérieux et que je trouve tout à fait pertinente –, il me faut continuer à dire ce que j'ai commencé à dire. Seulement quelques mots, mais qui sont très, très, très importants !

(Avec une insistance nerveuse.) Convenez-vous que, comme n'importe quelle maman humaine, je peux dire fièrement que je connais mes

enfants, c'est-à-dire les hommes, comme si je les avais tricotés ? Et, en quelque sorte, n'est-ce pas ce que j'ai fait ? Comment nier la place importante que l'éducation familiale occupe dans la formation des individus ? N'est-ce pas moi qui façonne les enfants par l'intermédiaire de leurs parents, que j'ai façonnés quand ils étaient enfants et que je continue de façonner plus tard, par la vie familiale et les obligations parentales que je leur impose, même si c'est avec leur consentement ?

(En faisant la maline.) Ainsi, conformément à l'opinion commune et contrairement à ce qui se passe en réalité dans les familles humaines, je connais « in-fa-illi-ble-ment », en tant que maman, ce qui est bien pour mes enfants. Et, contrairement à l'opinion commune et conformément à ce qui passe en réalité dans les familles humaines, je ne veux pas le bien de mes enfants. Ce qui veut dire que j'ai un avantage important sur toutes les mamans humaines : celui de connaître clairement ce qui est mauvais pour mes enfants, connaissance qui dépend de la connaissance de ce qui pourrait être bon pour eux. Je ne cours donc pas le risque de travailler par accident au bien de mes enfants. Mais qu'on se rassure : je guide toutes les mamans humaines sur la bonne voie.

Donc, comme je suis la matrice universelle dans laquelle tous les hommes sont conçus, prennent forme, se reproduisent et demeurent souvent enfermés, même à l'âge adulte, on peut difficilement se passer de moi quand il s'agit de rendre les hommes malheureux et sous-développés, en les empêchant d'acquérir la capacité même d'être heureux et de se développer, au sens fort du terme. *(Presque suppliante.)* N'êtes-vous pas d'accord ?

LE TRAVAIL

Nous reconnaissons votre importance, et nous ne saurions faire fi des bons services que pourraient nous offrir toutes les mamans du monde, et vous la première. C'est justement pourquoi nous attendons vos explications avec impatience.

LA FAMILLE

(En posant sa main droite sur son cœur.) Merci beaucoup pour ces paroles gentilles, qui réchauffent le cœur de la maman que je suis ! Cela me touche profondément ! J'en suis toute émue, et j'en ai même la larme à l'œil !

LE TRAVAIL

Il n'y a pas de quoi. Mais tâchez de vous maîtriser, et ne vous attendrissez pas. Ce n'est pas le moment. Et n'essayez surtout pas de nous

attendrir. Il nous faut regarder les choses froidement, objectivement ; et nous vous demandons d'en faire autant, même si nous sommes conscients que votre réaction émotive est un signe que vous prenez à cœur le rôle actif et prépondérant qu'ont et qu'auront à jouer les femmes, et plus particulièrement les mamans, dans la société telle que nous la voulons.

LA FAMILLE

(Moins crispée, et en souriant maternellement.) Au fait, notez que quand je parle des mamans, je parle aussi des papas. Comme le patriarcat a été vivement critiqué depuis plusieurs décennies, et comme les rôles sexuels sont devenus moins différenciés dans la famille, on peut dire que les pères à proprement parler sont pratiquement disparus, et qu'ils sont devenus pour la plupart des papas, c'est-à-dire une copie masculine de ce que sont les mamans ; un peu comme la femme serait, selon la Genèse, un produit dérivé de l'homme. C'est pourquoi il est approprié et même juste de faire de « mamans » un terme générique pour parler à la fois des mamans et des papas, comme on peut utiliser le terme « hommes » pour parler des hommes et des femmes. Exceptionnellement, le féminin l'emporte ici sur le masculin. Je suis persuadée que les femmes, et à plus forte raison les féministes, devraient militer pour qu'on adopte cette manière de parler, qui manifesterait leur rejet total du patriarcat millénaire, dépassé et barbare, et la supériorité absolue du modèle de la maman, auquel doivent impérativement se conformer les papas, et qui devient un véritable idéal humain, tout à fait compatible avec l'idéal social de votre organisation.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, on gagne beaucoup à cette transformation. C'est une adaptation de la famille à la situation actuelle, qui sert à neutraliser une critique juste – du point de vue des hommes, je veux dire – mais partielle de la famille traditionnelle. Cette critique aurait très bien pu mener à la dissolution progressive de la famille si on ne l'avait pas empêché de se radicaliser en apportant les correctifs nécessaires. *(Scandalisée.)* Je m'indigne vivement, et j'ai même des bouffées de chaleur, en pensant à ce que le monde serait devenu si cela s'était produit ! Un monde sans la Famille, quelle horreur !

(Plus calmement.) Heureusement les hommes, naïfs comme toujours, s'imaginent qu'avec la fin du patriarcat, les effets néfastes de la famille pour l'humanité, et surtout pour les femmes et les enfants, sont choses du passé. Mais c'est en fait une tyrannie plus douce et plus sournoise qui voit le jour avec le début du règne des mamans. C'est qu'on prétend ainsi mettre fin au despotisme patriarcal, et donc on se montre très tolérant à l'égard de celles qui en ont été les principales victimes et qui sont devenues le nouveau modèle parental, et même le modèle humain par excellence. Cela permet aux mamans d'agir en petites despotes,

ouvertement et avec beaucoup d'arrogance, tout en passant pour des modèles de bonté et de gentillesse.

(En s'emballant progressivement.) C'est pour cette raison qu'on entend souvent parler de la libération des femmes comme de quelque chose de souhaitable, qui serait accompli ou en voie de s'accomplir. Mais au lieu de les libérer des nombreuses obligations familiales qui les enchaînent, et qui les empêchent de se développer librement et de participer activement à la vie politique et sociale, on a préféré les imposer aussi aux hommes. Certains papas – en avance sur leur temps et non contents de se lever plusieurs fois chaque nuit pour faire boire son biberon à bébé, changer sa couche ou l'aider à se rendormir quand il perce ses dents ou a la colique, par exemple – font assidûment avec leurs conjointes leurs exercices prénataux, accompagnent ces dernières dans leur grossesse en se harnachant d'un corset contrefaisant le ventre et les seins proéminents d'une future maman, et acceptent de recevoir des électrochocs pour simuler les douleurs de l'accouchement et savoir approximativement ce que les femmes doivent alors endurer. On aura deviné que les féministes et les mamans se réjouissent généralement d'un tel spectacle, bien entendu. Mais quand quelques rares papas vont encore plus loin, se font greffer un utérus, reçoivent un traitement hormonal et prétendent vivre personnellement le processus de la grossesse grâce à la fécondation in vitro, leurs réactions deviennent plus mitigées, car il semble à beaucoup d'entre elles contre l'ordre de la nature que les papas n'imitent pas seulement les mamans mais en deviennent, leur enlèvent le monopole du merveilleux miracle de la vie, et prétendent les rejoindre au sommet de la hiérarchie humaine.

(Perplexe, le Travail soulève les sourcils et jette à la dérobée un coup d'œil au Divertissement, qui lui confirme discrètement les dires de la Famille par un sourire.)

(En imitant la froideur professionnelle du Travail.) Inversement, les hommes ne devant plus être les seuls ou les principaux pourvoyeurs, on a trouvé bon d'imposer aux femmes de travailler autant qu'eux pour faire vivre leur famille, comme les hommes avaient jadis l'obligation de le faire, à la sueur de leur front. Pour être capables de fonder une famille, les futures mamans doivent élaborer très tôt un plan de carrière ; passer une partie de leur jeunesse à étudier pour obtenir, idéalement à grands frais, les diplômes nécessaires ; passer le reste de leur jeunesse au bas de l'échelle, à faire des courbettes ; et passer le reste de leur vie à trimmer dur, pour satisfaire les besoins réels ou supposés des enfants et procurer à toute la famille un nid confortable et peut-être même douillet.

(Avec un peu plus de vivacité.) Bref, sous prétexte de favoriser l'égalité entre les sexes et de mettre fin à l'assujettissement des femmes, on a

imposé aux hommes la servitude qui était traditionnellement celle des femmes, sans les libérer de celle qui était traditionnellement leur lot ; et vice versa. Et le fait que les parents n'ont plus à travailler – au sens strict – dans la famille change en réalité bien peu de chose, puisqu'ils ont échangé l'asservissement à la terre pour l'asservissement à un employeur, puisqu'ils doivent d'autant plus s'asservir à ce dernier qu'ils ont besoin de leur salaire pour nourrir, loger et vêtir leurs petits chéris. Sans compter qu'aux dires mêmes des mamans (et aussi des papas), les obligations familiales constituent un deuxième emploi, qui s'ajoute au premier, au sens habituel du terme – ce qui leur permet, à juste titre, de se faire valoir en montrant qu'elles travaillent plus que ceux et celles qui n'ont pas d'enfants ou dont les enfants sont devenus grands ou ont quitté la maison. Ce n'est pas une partie de plaisir de changer des couches, d'allaiter ou de nourrir, de soigner et de consoler ces chers petits quand ils sont malades ou même quand ils ont de petits bobos, de passer des nuits blanches, de les aider à faire leurs devoirs, de s'inquiéter de leurs prétendus troubles comportementaux ou de leurs difficultés à l'école, et d'avoir à supporter leurs nombreux caprices ! Ces soucis valent bien ceux du travail, et leur ressemblent beaucoup, à ce qu'il me semble. C'est pourquoi la conciliation travail-famille, dont les hommes parlent beaucoup, est très facile à réaliser, même s'ils semblent parfois croire le contraire. Ce n'est pas deux choses de nature différente ou contraire qu'il faut concilier, mais bien deux aspects d'une même existence laborieuse, tous deux très pénibles et très contraignants.

(En parodiant le prosélytisme à la fois tendre et agressif des mamans humaines.) Mais cela n'empêche pas les mamans – qui ne sont certainement pas réputées pour leur cohérence et leur lucidité – de dire aux rares personnes qui n'ont pas d'enfants, et qui ne veulent pas en avoir, que c'est là une expérience merveilleuse, qu'elles ne savent pas ce qu'elles manquent, et qu'elles passent à côté de ce qu'il y a de plus important dans la vie, question de se faire valoir encore une fois, à leurs propres yeux comme à ceux des autres. Mais qu'importe : le monde des mamans, comme celui des enfants, est celui des sentiments, qui est en deçà de la logique ; ou, selon elles, par-delà la logique ! Il faudrait ne pas avoir de cœur pour oser leur reprocher leurs incohérences. Et qui donc, parmi mes enfants, aurait la force de caractère nécessaire pour s'exposer au chantage émotif le plus puéril qui soit, et dans lequel les mamans sont passées maîtres ? C'est qu'ils ont été bien élevés ou domestiqués, et tiennent donc tous à être gentils ou, du moins, à ne pas paraître méchants.

(Après avoir repris son souffle pendant quelques secondes et retrouver son calme, elle poursuit et s'échauffe peu à peu.) Quant aux enfants, ils sont toujours la propriété de leurs parents, même si leur fonction dans la famille a changé. Alors que jadis on devait, sur la ferme familiale, les dresser pour pouvoir tirer profit rapidement de leur force de travail, comme de celle du cheval ou du bœuf, ils sont aujourd'hui élevés pour devenir des jouets vivants. Comme les animaux de compagnie (chiens,

chats, hamsters, souris blanches, etc.) qu'on enferme aussi dans les appartements ou les maisons, ou encore dans des cages, ils doivent avant tout être mignons. La seule différence, c'est qu'ils sont plus dispendieux et demandent plus de soins que ces animaux, c'est qu'ils procurent une certaine reconnaissance morale et sociale, et c'est que – quand ils seront devenus grands – ils partageront la servitude de leurs parents, et devront essayer de s'en divertir en jouant comme eux à la poupée, et en revivant leur enfance idéalisée par l'intermédiaire de leurs petits chéris, qui devront en faire autant, le moment venu. Car n'est-il pas juste que les parents, qui sont des travailleurs et donc qui sont la propriété de leurs employeurs quand ils sont au travail, puissent eux aussi avoir pour propriété d'autres êtres humains ? Et n'est-il pas aussi juste de donner aux mamans de grands droits sur les petits qu'elles ont engendrés et portés dans leur ventre pendant 9 longs mois, de la même manière que les marchandises appartiennent aux entreprises qui sont propriétaires des usines où elles ont été produites ? Bref, les travailleurs acceptent leur servitude parce qu'ils peuvent profiter de la servitude de leurs enfants, et désirent la servitude de ces derniers d'autant plus qu'ils sont eux-mêmes asservis !

(*Justicière.*) Puis ne serait-il pas absurde, insupportable et tout à fait injuste que les enfants, simplement parce qu'ils ne sont pas encore des adultes, échappent à la servitude, comme font mine de l'exiger les droits et les lois en vigueur, alors qu'on les destine à une vie de servitude, toujours d'après les mêmes droits et lois ? Alors, monsieur le Travail, c'est ainsi que j'étends la servitude à tous ces petits êtres humains, qui ne doivent pas échapper, sous aucun prétexte et même si on les trouve mignons comme tout, à ce qui est et doit être le lot commun de presque toute l'humanité ; ce que, sauf votre respect, vous ne pouvez plus faire dans les pays dits développés, contrairement à ce qui se passe toujours dans les pays du tiers monde ou en voie de développement, où l'on utilise les enfants comme main-d'œuvre à bon marché dans les usines, pour fabriquer les biens de consommation qu'achèteront sans remords et avec désinvolture les travailleurs des pays développés, pour eux-mêmes ou leurs enfants, malgré l'amour qu'ils prétendent avoir pour les enfants en général, lequel se limite en réalité à *leurs* enfants ou à ceux des *leurs*. Et c'est même trop dire ! Par conséquent, en étant ce que je suis, dans les pays développés, je contribue à la lutte contre cette injustice flagrante et contre les inégalités intolérables entre les membres de la grande famille humaine ; ce que je peux faire d'autant plus facilement que le droit d'avoir une famille est considéré comme universel, absolu, naturel et donc inaliénable. Car nul ne devrait échapper à la servitude, simplement parce qu'il est un enfant et non un adulte, simplement parce qu'il est né dans quelque pays d'Amérique du Nord ou d'Europe, et non en Chine, en Inde, au Bangladesh ou Dieu sait où ! Comme on peut s'y attendre après avoir entendu mille et une fois tous mes défenseurs et n'importe quelle maman, je suis une fervente démocrate et une humaniste engagée, à ma

manière. D'ailleurs, le contraire aurait été étonnant, puisque tous, par les temps qui courent, peuvent et doivent se dire démocrates et humanistes. C'est dans l'air du temps !

LE TRAVAIL

Voilà des affirmations audacieuses et enthousiasmantes, que j'espère de tout mon cœur que vous pourrez étayer davantage ! Car il faut nous assurer que vous êtes bien capable de livrer la marchandise.

(La Famille ne peut cacher l'émotion que provoque chez elle l'approbation du Travail. Elle en a l'œil tout humide, et elle sourit de contentement. Quand la Consommation exprime ses réserves, elle l'écoute avec assurance, en secouant la tête de gauche à droite, persuadée qu'elle s'est déjà acquis un puissant protecteur.)

LA CONSOMMATION

Bien que je partage dans une certaine mesure cet enthousiasme, je vois un problème dans ces affirmations, ou du moins une difficulté. J'aimerais savoir, madame la Famille, comment vous entendez la surmonter.

(Poseuse.) Aucun d'entre nous ne niera que la consommation des biens matériels que produit et offre le marché contribue grandement à la servitude et au malheur des hommes, même si ces derniers s'imaginent ou prétendent souvent le contraire. En gros, elle constitue une récompense dont l'espoir incite les hommes à supporter docilement la servitude du travail salarié, mais qui manque rarement de les satisfaire vraiment quand ils l'obtiennent. C'est que souvent elle a en elle-même bien peu de valeur ; c'est que les effets d'une vie de labeur – le manque d'énergie et de temps, et la dégradation morale, esthétique et intellectuelle des hommes – empêchent souvent de profiter d'elle ; c'est que le plaisir qu'elle pourrait procurer est empoisonné par toutes les peines qu'on a endurées pour l'obtenir, et qu'on devra souvent endurer par la suite, si on s'est endetté, par exemple. Il est bien connu que cette déception n'empêche aucunement les hommes de consommer plus que ce que leur intérêt bien compris devrait leur dicter, afin de compenser pour les peines du travail ; et de travailler plus qu'il ne le faudrait pour être heureux, dans le but d'obtenir ces récompenses. Ce qui provoque un effet d'emballement : plus l'on travaille, plus l'on consomme ; et plus l'on consomme, plus l'on travaille. Ce dispositif est d'autant plus efficace que chaque travailleur-consommateur ne s'impose pas simplement à lui-même, individuellement, l'obligation de travailler et de consommer toujours plus, souvent bien au-delà de ce que devraient raisonnablement permettre ses capacités humaines et financières. Bien au contraire, les

travailleurs-consommateurs s'imposent cette obligation les uns aux autres, en tant qu'acteurs du marché du travail et consommateurs, avec l'appui des entreprises qui les emploient et leur vendent leurs marchandises. Il devient donc normal et exigé de travailler beaucoup, comme tous les autres travailleurs ; et de consommer tout autant, pour se récompenser et se consoler des peines que l'on doit endurer d'une manière ou d'une autre.

Après ce préambule, j'en viens donc à ma question. Comme toujours plus de consommation a pour effet toujours plus de travail, comme toujours plus de travail a pour effet toujours plus de consommation, comme il résulte de cette spirale ascendante l'accroissement du malheur des hommes, je me demande si l'importance déjà grande qu'on vous accorde, et encore plus grande qu'on pourrait vous accorder, n'est pas susceptible de détourner de la consommation les ressources financières et affectives des travailleurs, et du même coup de diminuer leur dépendance à l'égard du travail, ou de l'empêcher de croître, contrairement à ce qui se produirait si les travailleurs se tournaient plus entièrement ou exclusivement vers la consommation. C'est d'ailleurs la manière de voir de certains travailleurs et critiques de notre société de consommation (hélas, il en existe !), qui prétendent prendre leurs distances à l'égard de cette dernière en fondant une famille, et en consacrant moins de temps et d'énergie à leur carrière. S'il en est effectivement ainsi, vous conviendrez que la famille est un obstacle considérable à la mission de notre organisation. Ou, si jamais les parents se racontaient jusqu'à un certain point des histoires – et cela est bien possible –, si jamais ils se retrouvaient à devoir travailler davantage pour faire vivre leurs enfants – ce qu'ils reconnaissent d'ailleurs souvent –, n'est-il pas probable que nous n'obtenons rien par les obligations parentales indirectes que nous ne pourrions obtenir plus facilement par la consommation effrénée et toujours croissante à laquelle participent les travailleurs, indépendamment de leurs ressources financières réelles ?

LA FAMILLE

(Confiante et rassurante.) Sachez que je n'ai nullement l'intention de réduire votre influence sur les hommes, et du même coup votre capacité à les rendre malheureux et misérables. Bien au contraire !

Il vient un temps, dans la vie des travailleurs, où les plaisirs normaux de la consommation ne suffisent plus pour justifier leur vie de labeur, et pour compenser pour leurs peines. Autrement dit, ils ne peuvent plus se contenter de consommer démesurément parce qu'ils travaillent, et de travailler trop parce qu'ils consomment ; et alors ils ont l'impression de travailler pour travailler ou, ce qui revient au même en ce qui les concerne, de vivre pour travailler. C'est à ce moment qu'ils ressentent le besoin bien naturel de fuir cette absurdité par le premier moyen qui se

présente à eux, c'est-à-dire par une absurdité un peu moins évidente : celle de travailler pour avoir la chance de participer au grand et merveilleux miracle de la vie – ce qui consiste, en gros, à avoir des enfants qui seront fatalement condamnés à une vie de labeur comme leurs parents, et qui, toujours comme eux et pour les mêmes raisons qu'eux, auront des enfants, etc.

(La Consommation, insatisfaite, regarde fixement la Famille, qui soutient son regard sans broncher.)

(Compréhensive.) Mais je vois qu'à première vue je ne vous réponds pas comme il le faudrait. Vous ne voulez pas seulement rendre les hommes plus malheureux de manière générale, ou par n'importe quel moyen, mais plutôt obtenir ces résultats grâce à la consommation. En cela je vous comprends parfaitement : votre engagement pour la mission de votre belle et grande organisation est tel que vous voulez participer le plus activement possible à son accomplissement. Si vous me permettez une comparaison, attendre de vous que vous vous désengagiez serait aussi inhumain et déraisonnable que de demander aux mamans de céder en grande partie le droit de propriété de leurs joujoux préférés, et de sacrifier de cette manière le plaisir qu'elles prennent à cette forme de possession et aux amusements qu'elle rend possibles. Moi-même, qui suis l'archétype de toutes les mamans réelles et possibles, je m'indignerais haut et fort si on voulait soustraire grandement ou totalement mes petits chéris à mon autorité, durant l'enfance comme durant l'âge adulte, sous prétexte de les rendre plus malheureux et misérables, en accordant dans leur vie une place plus importante au travail et à la consommation. Heureusement, nous ne sommes pas plus obligés de choisir entre la consommation et la famille comme moyens d'accroître le malheur des hommes, qu'entre le travail et la consommation. Ce sont là des moyens complémentaires, qui augmentent mutuellement leur efficacité et leur emprise sur les hommes ; un peu comme les compétences complémentaires des membres d'une famille unie, harmonieuse et idéale devraient contribuer par leur combinaison et leurs effets respectifs, directs ou indirects, à leur prospérité et à leur bonheur collectifs.

(Elle prend un ton pédagogique et légèrement condescendant, comme si elle faisait la leçon à la Consommation.)

Je m'explique, en commençant par ce qu'il y a de plus facile à voir et à comprendre, en complexifiant peu à peu, et en ayant judicieusement recours au renforcement positif. Autrement dit, je m'y prends comme s'il s'agissait de faire comprendre et de faire aimer progressivement – sans

aller trop rapidement et trop brusquement – à un enfant ce qu’il aura à faire pour devenir un bon travailleur et une bonne maman. D’ailleurs ne sommes-nous pas tous – nous qui sommes pourtant infiniment supérieurs aux êtres humains et plus vénérables – de grands enfants quant à ce que nous ignorons et aux choses nouvelles qui se présentent à nous ? C’est pourquoi il importe d’appliquer la pédagogie aussi aux adultes et même aux vieillards, et encore plus aux divinités réticentes ou délinquantes, comme cela se produit d’ailleurs de plus en plus actuellement.

D’abord, vous savez bien, sans doute, qu’en ayant des enfants, les travailleurs se rangent et prennent des engagements à long terme. Cela leur semble aller de soi et être obligatoire. Cela leur semble normal, raisonnable et moral. C’est la vie, comme on dit. Les voilà donc encore plus enchaînés au travail et, du même coup, à la consommation. Qui donc oserait en douter ? Vous voyez bien que, s’ils veulent nourrir, loger et vêtir leurs enfants, ils sont obligés de peiner sans relâche, au travail comme à la maison, pendant presque deux décennies. Et peut-être même davantage, car ceux qu’on traite comme des jouets, et qu’on n’éduque certainement pas pour en faire des adultes autonomes, mais pour qu’ils demeurent d’éternels enfants, resteront souvent à la charge de leurs parents plus longtemps, surtout si monsieur le Travail continue à condamner les jeunes à obtenir principalement des emplois précaires, et à être les principales victimes du chômage. Vous me comprenez, n’est-ce pas ?

(La Famille regarde avec insistance la Consommation, qui ne daigne pas réagir.)

Je savais que vous comprendriez rapidement. J’en étais même certaine. Je n’ai jamais douté que vous soyez une personne très intelligente. C’est tout à fait exceptionnel ! Et puisqu’il en est ainsi, je continue.

Donc, en plus des dépenses jugées pratiquement obligatoires quand ils décident d’avoir des enfants, et qu’ils n’auraient pas faites s’ils n’en avaient pas eus, comme s’acheter une grande maison et une voiture plus spacieuse, les peines que les travailleurs doivent endurer quotidiennement et presque sans répit – au travail comme à la maison – les poussent à consommer davantage, pour se récompenser, pour se gâter un peu, souvent sans y prendre vraiment plaisir. *(En agitant l’index et en pointant son interlocutrice.)* Ce que, madame la Consommation, vous devez bien constater dans votre expérience quotidienne. Qui donc pourrait savoir cela mieux que vous ? C’est d’ailleurs simple comme 2 et 2 font 4, une fois qu’on a compris. Vous ne direz quand même pas le contraire, n’est-ce pas ?

(En sortant de son rôle de pédagogue, pour parodier le sentimentalisme des mamans humaines, quand elles parlent de leurs

enfants.) Comment en serait-il autrement, puisque, mue par une sollicitude maternelle sans bornes, je veille sans répit sur mes enfants, et je les sollicite sans cesse, pour leur imposer des préoccupations et des obligations jour et nuit, et en tous lieux, question d'occuper les moments et les espaces que le Travail n'occupe pas déjà, et d'ajouter mes soucis aux siens, quand ces derniers ne les occupent pas et ne les obnubilent pas entièrement ? Il n'est pas question que je les délaisse, même quelques minutes ! Car je tiens à être une maman attentionnée, qui est toujours là pour ses enfants.

(Avec insistance.) Constamment occupés et chargés de soucis, liés par les lourdes chaînes dont les chargent leurs employeurs et leur marmaille, comment pourraient-ils avoir le temps, l'énergie et la liberté d'esprit et de sentiment nécessaires pour s'intéresser à ce qui pourrait développer leurs aptitudes et les détourner, jusqu'à un certain point, du travail et de la consommation ? Dans l'espoir de se récompenser pour les maux qu'ils doivent supporter constamment, ils se rabattent donc spontanément sur ce qui se donne immédiatement et facilement à eux. C'est là que vous entrez en scène, madame la Consommation, pour procurer à mes enfants des plaisirs formatés et insignifiants, comme vous savez si bien en fabriquer, et qui constituent ce que la réalité matérielle a de moins intéressant et de plus moche à offrir aux hommes. *(Grinçante.)* Ces petits plaisirs douceâtres, fades et atrophiés leur permettent tout juste de continuer à endurer cette vie bornée et servile ; et c'est tout ce qui leur importe, et tout ce qui nous importe. Ce qui n'empêche pas les détracteurs du matérialisme ou du consumérisme, et les mamans béates ou hypocrites qui chantent souvent à l'unisson avec eux, de voir dans tout cela des plaisirs matérialistes excessifs et donc répréhensibles, pour pouvoir mieux s'adonner à la consommation, une fois leurs prêches terminés.

Cela est tellement simple que même un enfant pourrait comprendre. Vous reconnaissez bien qu'il en est ainsi, n'est-ce pas ?

LA CONSOMMATION

(Avec un certain dédain.) Cela n'est pas mal, je suppose... Mais vous ne pouvez pas non plus attendre d'une divinité aussi avide que moi – car je suis l'avidité même – qu'elle se satisfasse d'aussi peu. Dans le meilleur des cas, vous ne faites que renforcer mon emprise sur les hommes et qu'accroître quelque peu les effets néfastes que j'ai sur eux, notamment en rendant pratiquement impossible, pour les parents, de s'adonner à des activités plus aptes à contribuer à leur développement. Je suis certaine que je pourrais obtenir les mêmes résultats, ou de meilleurs résultats, si on me laissait le champ libre, entre autres en vous accordant moins d'importance.

(On entend son estomac qui gargouille bruyamment, alors qu'elle se tortille et se tient le ventre à deux mains, comme tourmentée d'une grande faim.)

(Ton de client insatisfait.) Sachez que je veux plus, beaucoup plus que ce que vous m'avez proposé jusqu'à maintenant. Car je ne suis rien de moins qu'insatiable ! J'exige de vous de nouvelles marchandises qu'on pourrait consommer, et de nouvelles manières de les consommer, pour que mon emprise sur les hommes et la réalité augmente indéfiniment, quantitativement et qualitativement, puisqu'on n'a pas à sacrifier la quantité à la qualité, et vice versa, en matière de consommation, comme mes publicistes l'ont maintes et maintes fois démontré, quoi qu'en pensent les profanes. Si vous n'avez pas quelque chose de beaucoup plus substantiel à m'offrir, je ne vous accorderai jamais mon suffrage, car je penserai toujours qu'il vaut mieux investir autrement notre argent, pour accroître davantage mon influence et celle de mes collègues, et du même coup le malheur des hommes. En d'autres termes, je veux en avoir pour mon argent, je veux avoir quelque chose à la hauteur de mes désirs !

LA FAMILLE

(Après avoir fait quelques grimaces, elle prend un ton de vendeuse, avec de grands gestes, comme si elle présentait des produits se trouvant sur des étalages.) Pourtant vous n'ignorez certainement pas que de nombreux biens de consommation n'existent qu'en raison des caprices des enfants – qu'ils se développent spontanément chez eux, ou que leurs mamans les cultivent systématiquement – et des caprices des parents ayant pour objet leurs enfants. Pour vous faire une idée de la valeur de ce que je vous propose, considérez tous les produits et tous les services qui sont destinés exclusivement aux enfants et, du même coup, à leurs parents : des jouets qui se cassent facilement, des gadgets qui cessent bientôt de fonctionner, des produits dérivés d'émissions télévisées ou de films, des jeux vidéos abrutissants ou étourdissants, des friandises aux formes et aux couleurs variées, des aliments conçus et emballés expressément pour leurs collations, des repas (presque toxiques) pour les petits au restaurant, des traitements d'orthodontie, des centres d'amusement, des parcs d'attractions, des poussettes sport ou tout-terrains, et des vêtements et des accessoires aux styles et aux couleurs assortis, devant les rendre mignons. Voilà seulement quelques-unes des choses – et nous pourrions en inventer encore beaucoup d'autres ensemble, si nous nous associons ! – que les mamans consommeront et feront consommer à leurs enfants, en jetant leur argent puérilement par les fenêtres, et en hypothéquant l'avenir de leurs enfants, seulement pour se procurer, à elles et à leur progéniture, de petits plaisirs enfantins, éphémères ou même illusoire. C'est tout à fait comme les biens de

consommation liés aux animaux de compagnie : des services de toilettage, des nourritures scientifiquement élaborées selon le poids et l'âge de l'animal, des gâteries aux saveurs variées (thon, poulet, bacon, bœuf bourguignon, etc.), et de petits vêtements (des bandeaux, des chandails, des robes, des imperméables, des chaussettes, des bottines, des bonnets, des casquettes, des casques de moto, des lunettes, des nœuds papillon, des bijoux, etc.) devant les rendre adorables et permette à leurs propriétaires de s'exclamer d'admiration, de s'attendrir ou de rigoler. Nul ne saurait résister à ces marchandises, car chacun est, au fond de son cœur, une maman, qu'il ait ou non de jeunes enfants. C'est pourquoi les mamans dont les enfants sont déjà trop vieux pour bien se prêter à ces petits jeux, de même que ceux et celles qui n'ont pas réussi à devenir des mamans – des ratés, si vous voulez connaître mon avis –, se procurent un petit barbet ou un chaton angora pour donner libre cours à leur affection et à leur goût pour cette sorte de consommation. Les femmes « d'un certain âge » se démarquent tout particulièrement dans ce domaine, comme vous le prouvera une courte promenade parmi les hommes, ou – si vous préférez – un court sondage, comme vous en faites régulièrement. Mais rien ne vaut un bambin tout rose et potelé, comme le montrent les petits cadeaux, les petits soins et les petites attentions de ces « dames », quand elles deviennent des grands-mamans, après avoir été des mamans !

Ces biens de consommation – cela va de soi – font donc l'objet d'un important commerce. Et le fait que les plaisirs qu'ils devraient procurer sont éphémères ou illusoire, qu'ils passent de mode rapidement, et que les mamans (y compris la sous-catégorie des grands-mamans) sont d'autant plus portées à les consommer qu'elles ont l'impression de ne pas être simplement des consommatrices, y est sans doute pour quelque chose. C'est pourquoi elles peuvent se dire à elles-mêmes, ou clamer haut et fort, avec une candeur affectée : « *Ce que nous voulons surtout, c'est faire plaisir à nos petits chéris. Et pour seule récompense de notre générosité, nous demandons de jouir nous-mêmes de ce plaisir d'enfant, de cet émerveillement, dans toute son innocence et dans toute sa pureté enfantine.* » Et voilà qui leur permet de se conforter dans la bonne opinion que toute maman qui se respecte aime avoir et donner d'elle-même !

Donc, pour résumer par un slogan publicitaire frappant ce que je viens de montrer, je dirais : « *La famille : lieu d'origine et de production des consommateurs !* » Car les mamans font-elles autre chose que de former les enfants pour en faire de futurs consommateurs, en les initiant aux petits plaisirs insignifiants, éphémères et trompeurs de la consommation ? Et même si elles croient et veulent croire qu'elles s'élèvent bien au-dessus de ce qu'on appelle bêtement le « matérialisme », elles sont encore plus dégradées par leur boulot domestique, conjugal et familial, et en sont réduites à être de grands enfants, parfaitement disposés à désirer les joujoux puérils que propose le marché, qu'ils leur soient directement destinés, ou qu'ils soient en principe destinés à leurs marmots.

LA CONSOMMATION

(D'abord conciliante.) Je ne le nie pas : c'est déjà mieux. *(Puis avec fermeté.)* Mais ce n'est toujours pas assez, et je suis persuadée que vous pouvez me donner beaucoup plus. Je le répète encore une fois : il est hors de question que j'appuie votre demande de financement si vous ne nous proposez pas un produit de consommation entièrement nouveau et original, et si cette innovation ne nous permet pas de passer à un ordre supérieur de malheur, aussi bien quantitativement que qualitativement. *(Impérieuse.)* Donc, si vous avez vraiment mieux à offrir, comme je l'espère, faites-le immédiatement. Sinon j'irai voir ailleurs pour y trouver ce que je cherche.

LA FAMILLE

(Avec verve.) N'ayez crainte ! Vous voulez une forme de consommation radicalement différente et supérieure, que je serais seule à pouvoir rendre possible, dites-vous ? Ne l'avez-vous pas déjà vue ? N'avez-vous pas déjà remarqué que nous sommes en train de passer de la consommation d'objets inanimés à la consommation d'être vivants, même d'êtres humains, et plus précisément d'enfants, qu'on dit pourtant aimer de tout son cœur. Car, même si la bonne morale empêche presque toujours de le dire et souvent même de le penser, les êtres humains peuvent être consommés aussi bien que des objets inanimés ou des animaux. C'est d'ailleurs ce qui arrive aussi aux travailleurs, qui sont consommés, en gros, par le marché du travail ; et, au détail, par leurs employeurs. Consommés par leurs employeurs quand ils sont au travail, ils se consolent de leurs peines en devenant consommateurs d'enfants quand ils reviennent à la maison.

(Jusqu'à la fin de la réplique, la Consommation dévore la Famille du regard et ronge tout ce qui lui tombe sous la main avec une voracité croissante.)

On ne dépense donc plus seulement, dans la famille actuelle, pour satisfaire les besoins réels ou supposés des enfants, mais aussi pour acquérir et consommer les enfants (qui deviennent des biens de consommation) ; et alors leurs besoins réels et supposés ne sont souvent que des prétextes pour consommer les enfants eux-mêmes. À la manière des enfants qui montrent fièrement aux autres enfants ou aux adultes les derniers jouets qu'ils ont reçus, certains consommateurs vont montrer leur nouvelle voiture sport ou tout-terrain à leur parenté, à leurs amis, à leurs collègues, ou même à des étrangers (dans la rue, dans un stationnement, etc.) ; alors que d'autres – les mamans ! – vont parader avec leurs merveilleux bambins, et avec une poussette de luxe, au parc, au travail,

dans les restaurants, dans les centres commerciaux, au cinéma, dans les bibliothèques, dans les musées, à des concerts de musique, dans des manifestations, afin qu'on les félicite pour la belle apparence des marmots en question, pour leur babillage inintelligible, pour les connaissances qu'ils leur ont fait apprendre par cœur (comme ils peuvent apprendre des tours à leur bichon maltais ou à leur carlin), et pour le grand soin qu'ils prennent à les initier à la culture et à leur montrer l'importance de l'engagement politique, dès leur plus jeune âge. Les mamans peuvent alors devenir, comme le sont leurs enfants, des centres d'attention, et acquérir grâce à eux un important capital moral, qui consiste à donner l'impression qu'elles sont de bonnes mamans (ou, ce qui revient au même, de bonnes personnes), et qu'elles ont une vie réussie et riche en bons sentiments.

« Ah ! Quel beau petit ange vous avez ! Et mignon comme tout ! Il a les beaux yeux bleus et expressifs de sa maman ! Et le sourire de son papa ! Quel âge a-t-il ? Presque un an ! Que c'est merveilleux ! Cela me rappelle les années les plus heureuses de notre vie, quand nos enfants étaient tout petits. Mais maintenant ils sont déjà grands, et dans quelques années ils nous donneront de petits-enfants, que nous allons pouvoir chérir et dorloter. Ah ! mais il commence déjà à parler ! »

Et la maman de répondre : *« Eh oui, il commence à parler, comme sa maman qui a aussi commencé à parler très tôt, contrairement à son papa. Allez, Jérémie, ne sois pas gêné et parle un peu pour la madame. Ga-ga-ga ! Gou-gou-gou ! Oh ! Avez-vous entendu ? Il a dit "lan-lan". C'est sa manière à lui de dire maman ! »*

« Mais c'est un petit garçon aussi intelligent qu'adorable ! Et comment pourrait-il en être autrement, puisque vous lui donnez visiblement tant d'amour ? »

Et cette comédie se poursuivra pendant des années, même si la maman changera régulièrement d'interlocuteurs. On s'émerveillera, ou fera mine de s'émerveiller, de la comptine que le marmot aura apprise à la maternelle, de quelque beau dessin exécuté au crayon de cire, du nouveau pyjama ou jouet que lui a acheté sa maman, des planètes dont il récite le nom dans l'ordre en partant du soleil, de sa capacité à distinguer différentes espèces de dinosaures, de l'habileté avec laquelle il fera du tricycle ou jouera à tel ou tel jeu vidéo, etc. En participant à des scènes comme celles-ci, la maman et son petit chéri auront la conviction profonde que l'univers est en orbite autour d'eux, et qu'il doit en être ainsi !

(Raisnable.) Bien entendu, les bonnes choses ont toujours une fin, et elles ne peuvent donc pas durer éternellement et sans interruption. Vient le temps où les soucis, les obligations, l'irritation ou la fatigue de maman lui font mettre fin à la récréation et à la parade : elle écarte alors son petit chéri, qui a rempli sa fonction de jouet, pour confier une grande partie de

son éducation à la télévision et, plus tard, aux jeux vidéos. Ou du moins, si maman l'éduque, c'est justement en faisant de lui un petit centre d'attention, dont elle se détourne quand elle finit par en avoir assez de ce jeu ou quand elle a mieux à faire. Elle lui apprend donc deux choses importantes, qui détermineront ce qu'il deviendra et ce qu'il fera : d'abord, à demeurer à la disposition de ses parents et de quelques autres adultes, qui tôt ou tard en viennent à avoir besoin de lui pour qu'il remplisse sa fonction de joujou de luxe et vivant ; et à attirer l'attention des parents et de ces autres adultes, pour obtenir le plus souvent possible leur approbation et se « valoriser ». Ce qu'il continue à faire quand il est devenu ce qu'on appelle un adulte – c'est-à-dire un grand enfant –, en essayant d'impressionner puérilement ceux qui remplacent sa maman, c'est-à-dire son entourage, ses collègues et surtout ses supérieurs, dont l'attention et la bonne opinion importent beaucoup pour lui, qui peuvent l'écartier quand ils n'ont plus besoin de lui ou par caprice, et à la disposition desquels il ne doit non moins demeurer, pendant les heures de travail. Mais comme le travail, au sens strict, ne suffit pas à remplir sa vie et à lui donner l'impression de s'accomplir, il a à son tour des enfants, qui vivent dans sa dépendance économique et affective, qui sont à sa disposition, dont il peut attirer à volonté l'attention sur lui, qui lui servent aussi à obtenir l'attention des autres adultes, mamans ou non, et qui lui permettent non seulement d'obtenir l'approbation des autres adultes et de la Société, mais aussi de se persuader que l'Humanité, la Nature et même Dieu lui donnent leur approbation.

(Avec jactance.) Ainsi la Maman Suprême que je suis n'est-elle pas digne de votre attention ? Ne mérite-t-elle pas, en plus du financement que vous envisagez de lui donner, vos félicitations ? Ne suis-je pas le centre du monde qui, grâce à sa force d'attraction, empêche les hommes de se libérer des peines et des vaines promesses du travail et de la consommation, et qui amplifie les maux qui résultent d'elles ? De mes entrailles ne sort-il pas, toute formée et prête à être consommée par le marché du travail, chaque nouvelle génération de travailleurs, laquelle viendra rapidement se réfugier sous mon aile protectrice, pour être utilisée et consommée une fois de plus, en tant que producteurs des futurs travailleurs, après l'avoir été en tant qu'enfants et en tant que travailleurs ? Nierez-vous que je pousse le raffinement dans la cruauté jusqu'à empoisonner les plaisirs réels ou supposés de la famille, qui devraient pourtant justifier et atténuer les maux du travail, en les associant non seulement aux peines du travail au sens strict, nécessaires pour payer les dépenses nécessaires ou superflues du foyer, mais aussi aux peines du travail pris dans son sens large et interne à la famille, qu'exige inévitablement l'élevage de petits morveux ?

(Comme si elle faisait ses comptes.) Les mamans, quoi qu'elles en disent, auront donc toujours des sentiments mélangés à l'égard de leur famille et de leur marmaille. Quand elles sont au boulot, même si elles ont le devoir de faire vivre leurs marmots, même si elles s'imaginent qu'elles

en retirent des joies, même si elles se font alors croire que le jeu en vaut la chandelle, les tâches pénibles qui les attendent quand elles seront de retour à la maison s'additionnent à celles du travail et les rendent encore plus pénibles. Même l'espoir des joies familiales s'en retrouve contaminé. Quand elles sont à la maison et qu'elles continuent à travailler (car il faut préparer les repas, faire la vaisselle, faire la lessive, laver les enfants, les soigner quand ils sont malades, passer l'aspirateur, laver le plancher et la salle de bains, tondre la pelouse, réparer le gazebo, etc.), l'association entre le pénible train-train familial et les prétendues joies de la vie familiale se renforce encore plus. Ces dernières, déjà en elles-mêmes assez modérées ou illusoire, perdent pour cette raison encore plus de leur force, et sont tout juste bonnes à pousser les mamans à prendre leur mal en patience quand elles sont confrontées à cette deuxième sorte de labeur. Enfin vient le moment, tant attendu, où les mamans devraient goûter aux joies bien méritées de la famille ; seulement, elles sont trop surmenées, soucieuses ou irritées, en raison de leur vie de labeur redoublé, pour pouvoir profiter véritablement d'elles. C'est pourquoi elles s'évertuent à se tromper elles-mêmes, et à tromper les autres, en jouant la comédie de la famille heureuse malgré tout, et en utilisant leurs enfants comme accessoires et faire-valoir, avec la complicité des autres adultes, qui souvent sont, ont été ou seront des mamans.

(Ton de grande et de profonde psychologue, accompagné d'un regard de plus en plus sombre.) Il serait donc trop simple, et même beaucoup trop simple, de croire que les peines du travail (au boulot comme à la maison) donnent simplement une grande partie de sa valeur à la vie familiale au nom de laquelle on les endure. En fait, elles ont pour principal effet, par contamination, d'enlever presque toute sa valeur à cette fin qui devrait les justifier et leur donner leur sens. D'où l'ennui, l'insatisfaction et la déception qui sont si courants chez les mamans, et qui pourraient être à l'origine d'une grave crise existentielle si elles n'étaient pas trop accaparées par ces peines pour se permettre un tel luxe, si elles ne s'en trouvaient pas trop diminuées pour être capables de désespoir, d'angoisse et de révolte. Ce qui a pour effet de les enfermer définitivement dans le petit train-train ennuyeux, pénible et faussement joyeux auquel elles se sont habituées et dont elles ne peuvent plus se passer.

(Crûment.) Alors que les mamans se racontent des histoires si ça leur chante, elles n'en seront pas plus heureuses, et elles n'en rendront pas plus heureux leurs petits chéris. Bien au contraire ! À vrai dire, il leur arrive même de les tenir secrètement responsables du fardeau supplémentaire qu'ils représentent pour elles et de leurs déceptions familiales, quand elles ne vont pas jusqu'à le leur reprocher ouvertement et à s'en venger, en tâchant de les écraser, de les étouffer et de les diminuer de toutes sortes de manières, et non sans hypocrisie. C'est ainsi que l'amour règne dans nos familles !

(Grandiloquente.) Par conséquent, qui donc serait plus apte à produire et à former les esclaves de demain, que les esclaves d'aujourd'hui, qui acceptent de bon gré de se charger de nouvelles chaînes sous prétexte d'alléger ou de dissimuler celles qu'ils portent déjà, ou de justifier le fait qu'ils doivent les porter ? *(Avec un sourire d'anthropophage.)* Et qui donc serait plus capable que moi de consommer ainsi les parents et les enfants, de gaspiller des milliards de vies humaines, et ainsi de consommer sans retour l'humanité entière ?

(Grande respiration de satisfaction. Avec la tension qui se relâche, son sourire devient affable.) Je remarque, madame la Consommation, qu'il y a déjà quelques minutes que vous vous trémoussez sur votre chaise, de hâte de réagir à ce que je suis en train de dire ; et que vous mâchouillez votre poing, tellement je vous ai ouvert l'appétit. J'ai dit ce que j'avais à dire, et je crois en avoir dit bien assez. Qu'en pensez-vous ? Ai-je finalement réussi à vous convaincre ? Me suivez-vous dans mon projet ?

LA CONSOMMATION

(Avec enthousiasme.) Si je vous suis ? Je suis même prête à aller encore plus loin ! Certes je me réjouis grandement du passage de la consommation d'êtres inanimés à celle d'un nombre toujours croissant d'êtres humains, grands ou petits, sur le marché du travail ou à la maison ! N'est-ce pas un tout autre marché qui s'ouvre à moi, où les hommes, en plus de participer à la consommation, en deviennent l'objet, de l'enfance jusqu'à la vieillesse ? Et il y a tout lieu de croire qu'ils seront d'autant plus disposés à consommer des choses inanimées et animées que les entreprises, les employeurs et leurs congénères – en tant que consommateurs et clients – les consommeront, leur travail ne pouvant pas être simplement vendu, comme s'il était une chose distincte d'eux, dont ils pourraient être les propriétaires et faire le commerce. Inversement, ils seront d'autant plus disposés à se laisser consommer qu'ils auront le droit, comme récompense pour leur labeur, de consommer non seulement des biens de consommation au sens habituel, mais aussi d'autres êtres humains, directement ou indirectement, en ayant des enfants dont ils pourront disposer à leur gré, ou en devenant les clients des maîtres des autres travailleurs. C'est ainsi que je ne serai plus simplement un moyen d'accroître le malheur des hommes en étant seulement la récompense insatisfaisante de leur servitude. Désormais je pourrai constituer une part plus importante du malheur des hommes de tous âges et de toutes conditions ! Car celui qui sent qu'on le consomme, même si c'est confusément, ne peut être que plus malheureux que celui qui ne trouve pas la satisfaction qu'il espérait dans des actes de consommation, qui est déçu par eux, et qui en vient même à les considérer comme plus ou moins pénibles. Car un tel esclave peut difficilement goûter et désirer d'autres plaisirs – plus favorables à son propre bonheur et à celui des autres – que la consommation de ses congénères et de sa progéniture. Ainsi faudra-t-il

multiplier autant que possible les hommes grâce à vous, non seulement pour produire les biens devant satisfaire leurs besoins réels ou supposés, mais aussi pour satisfaire le besoin que les esclaves ont de se consommer les uns les autres, sur le marché et dans la famille, et surtout de se consoler en sachant que presque personne n'échappe au même sort qu'eux. On aurait grand tort de croire que le plaisir de la consommation consiste seulement au plaisir de consommer des biens matériels, alors qu'y joue en réalité un rôle majeur le fait de savoir et surtout de sentir que d'autres hommes sont consommés comme on l'est, en tant qu'employés d'entreprises dont on peut ou non être des clients, ou en tant que jouets des travailleurs-consommateurs étant aussi des parents.

(Avec un sourire carnassier, et en salivant abondamment.) Mais je tiens à renchérir. Comme vous m'avez donné accès à un nouveau marché, j'ai l'intention d'en maximiser l'exploitation et d'aller encore plus loin que ce que vous me proposez. Car en vous soutenant et en vous finançant pour que les hommes se reproduisent comme des lapins, c'est non seulement les êtres humains pris individuellement qui sont consommés, mais ce sont aussi l'espèce humaine, la vie sur terre, la nature dans son ensemble et la planète toute entière qu'on s'apprête à consommer de manière irréversible. En raison de la surpopulation, des changements climatiques, de la pollution, de la surconsommation des sources de nourriture, de la disparition des espèces animales comestibles, de l'épuisement et de la contamination des terres cultivables, il deviendra de plus en plus difficile de produire la nourriture nécessaire pour nourrir l'humanité, les famines deviendront de plus en plus courantes et catastrophiques, la hausse du prix des aliments sera astronomique, et les multinationales chercheront à étendre de plus en plus leur emprise sur la production et le commerce de la nourriture, et à asservir encore plus par ce moyen les travailleurs, qui devront peiner toujours plus pour subsister et satisfaire leurs besoins les plus élémentaires, sans même avoir la garantie d'y parvenir. Et on aurait tort de croire que ces masses, condamnées à une pauvreté et à une misère croissantes, se montreront assez raisonnables pour ne pas s'encombrer de marmots, et ne pas encombrer encore plus la planète. Bien au contraire, comme l'expérience l'a toujours montré, dans des situations semblables. Car on perd l'usage de la raison, déjà bien faible, dans de telles situations, et on devient alors encore plus incapable d'agir en fonction des effets de ses actions. Car rien ne console tant de sa propre servitude que la possession de petits êtres qu'on pourra à son tour asservir, et que l'occasion de délaissier temporairement le rôle d'esclave pour pouvoir jouer celui de maître. Car les relations sexuelles sont alors l'un des rares plaisirs qu'on peut se permettre sans avoir à dépenser d'importantes sommes d'argent. Car les moyens de contraception et l'avortement sont alors des luxes que l'on ne peut pas se permettre.

(En jubilant.) Le monde se consumera alors plus vite qu'on ne peut l'imaginer, en prenant la forme d'un grand dépotoir et d'un grand camp

de travail forcé. Car s'il faut reprocher quelque chose au Nazisme, c'est d'être coupable de discrimination et de ne pas avoir été assez radical. Alors qu'il préférerait surtout consommer, avec partialité, certaines minorités ethniques, des homosexuels, des dissidents politiques, des prisonniers de guerre et des ouvriers (allemands ou étrangers, déportés ou non) pour alimenter l'effort de guerre, nous voulons consommer, indistinctement, tous les êtres humains ou presque, sans accorder la moindre importance à leurs origines ethniques, à leur religion, à leur orientation sexuelle, à leurs opinions politiques, à leur nationalité ou à leur classe sociale. Quand il s'agit de travailler au malheur de toute l'humanité, par sa consommation et sa consommation, et aussi celles de la vie terrestre et de la planète entière, que nous importent ces vétilles !

LA FAMILLE

(Avec acharnement, puis avec violence.) Pour mener à bien cette grande opération de gaspillage, soyez certaine que vous pourrez mettre à contribution l'hypocrisie et la bêtise des mamans, qui se font un plaisir de croire qu'elles contribuent à la continuité de la vie humaine et au bonheur des hommes en ayant des enfants, alors qu'il y a pourtant déjà beaucoup trop d'hommes sur la planète, dont les ressources seront bientôt irrémédiablement épuisées. C'est qu'en tant que consommatrices, elles font de l'accumulation une valeur ne valant pas seulement pour les choses, mais aussi pour les êtres humains. Pour elles, vouloir qu'il y ait plus d'hommes, c'est faire preuve d'amour pour l'humanité et les hommes en particulier. Plus il y aura d'hommes, mieux ce sera ! De telles opinions ne peuvent évidemment que nuire à leurs propres enfants – dont elles disent pourtant vouloir le bien – et aux générations futures ; mais elles n'en permettent pas moins aux mamans de faire l'acquisition d'un grand capital moral et de le conserver jalousement. Et que celui qui se soucierait vraiment du bien et de l'avenir de l'humanité, qui militerait contre cette production et cette consommation effrénées d'hommes, qui déciderait pour cette raison (entre autres) de ne pas avoir d'enfants, et qui voudrait donc priver les mamans de ce quasi-monopole moral, que cette personne – dis-je – prenne bien garde ! Car les mamans outrées, surtout celles qui se croient très malines, sauront bien lui clouer le bec, par exemple en répétant ces belles paroles que je leur soufflerai à l'oreille, quand ce sera nécessaire, pour renverser les accusations : « *Nous voyons clair dans ton jeu : tu cherches seulement à passer pour un bon, et même à passer pour meilleur que nous toutes, que tu cherches à rabaisser sous toi, pour mieux t'élever. Mais tu t'y prends très mal, pauvre imbécile ! Car nous savons – comme toutes les personnes raisonnables et bonnes – que nul ne saurait être bon en affirmant et en faisant le contraire de ce que nous affirmons et faisons, nous les mamans. Tu ne réussis donc pas à cacher ton égoïsme et ta mesquinerie à personne, sauf peut-être à toi-même ! Puis – si nous faisons l'hypothèse farfelue selon laquelle les*

maux que tu annonces menacent réellement l'humanité – ton refus d'avoir des enfants, alors que tant de mamans continuent d'en avoir, est très inefficace : ce n'est qu'une goutte dans l'océan. Mais que t'importe, puisqu'il s'agit essentiellement de te faire valoir à peu de frais ! Parlons franchement : si tu crois vraiment que l'enfant ou les quelques enfants que tu aurais pu avoir et que tu n'as pas eus peuvent faire une différence quant au sombre destin qui attendrait l'humanité, pourquoi ne t'enlèves-tu pas aussi la vie, pour contribuer encore plus à la survie et au bonheur de l'humanité ? Ne devrais-tu pas mettre en pratique tes idées jusqu'au bout, comme nous le faisons, nous qui croyons le contraire de toi, en ayant des enfants ? Crois-nous, nous te serions alors toutes éternellement reconnaissantes pour ton sacrifice ! » Si par contre ces mêmes mamans, toujours blessées dans leur identité maternelle, rencontraient une autre personne qui défendrait les mêmes idées, mais qui aurait quand même des enfants, elles s'empresseraient de lui dire fièrement, un sourire insolent sur les lèvres : *« Mais si tu crois vraiment que la multiplication des hommes met en péril l'avenir de l'humanité et de la planète, pourquoi donc as-tu des enfants ? Tu prêches une chose et tu fais le contraire ! Comment prendre alors au sérieux ton opinion en la matière, puisque dans la pratique tu en fais toi-même si peu de cas ? Et de quel droit te permets-tu d'accuser toutes les bonnes et honnêtes mamans d'être une menace pour l'humanité et la planète, alors que toi aussi, tu en serais une ! Que de prétention ! Que d'inconséquence ! »* Et elles pourraient ajouter – ce qu'elles ne feront pas, par gentillesse et modestie – ces quelques paroles, pour discréditer à jamais cette opinion nauséabonde : *« Ainsi la seule manière cohérente de défendre cette opinion ridicule et immorale, c'est de s'enlever soi-même la vie, pour laisser les mamans défendre librement et en paix l'opinion contraire, et la mettre en pratique, en se reproduisant. Ce qui montre que c'est là une opinion parfaitement absurde, puisqu'en s'efforçant de la défendre de manière cohérente, on ne peut que s'anéantir soi-même et, du même coup, se réduire à l'impuissance ! »* Vlan ! Voilà que les mamans ont définitivement réglé leur compte à leurs rares détracteurs !

LE DIVERTISSEMENT

(En ricanant.) Décidément, les mamans, qui sont de bonnes cuisinières, excellent dans le maniement de la logique du chaudron.

LA CONSOMMATION

(Comme un sorcier voulant déchaîner par ses incantations les forces de la nature contre l'humanité.) Alors que vienne le règne éternel des détritiques, des terres épuisées et contaminées, des océans huileux et radioactifs, de l'air vicié et irrespirable, des rayonnements solaires ardents et cancérogènes, des catastrophes naturelles les plus imprévisibles, des

forêts rasées jusqu'au dernier arbre, des dernières espèces animales agonisantes, et des troupeaux humains affaiblis, affamés, maladifs, difformes, souffrants d'innombrables maux, et peu à peu décimés ! Que viennent...

LE TRAVAIL

Allons, ne vous emballez pas ! Si nous allons trop vite et trop loin, les hommes en viendront à disparaître, et ils ne pourront par conséquent ni travailler, ni consommer, ni se divertir, ni procréer. Et alors qu'advient-il de nous ? Nous cesserons d'exister ! Car comme ils n'existent que par nous – qui constituons leur nature même –, nous n'existons que par eux. C'est pourquoi il nous faut non seulement brider notre propre enthousiasme, mais modérer le zèle de nos partisans humains, puisque leur prudence et leurs prédictions ne dépassent guère leurs intérêts immédiats (ou ce qui passe pour tels) et la durée de leurs misérables vies. Bref, ils ne se soucient pas plus de nos intérêts à long terme que nous ne nous soucions des leurs.

Néanmoins, n'allez surtout pas croire que je cherche à modérer les souffrances des êtres humains. Au contraire, je cherche à les faire durer aussi longtemps que possible, quitte à perdre un peu en intensité, jusqu'à ce que la fin arrive, si elle doit absolument arriver. N'est-ce pas exactement ce qu'on attend d'un bon tortionnaire ?

C'est pourquoi je propose d'accroître la consommation des êtres humains – qui n'est rien d'autre, dans beaucoup de cas, qu'une forme ou une autre de travail –, puisqu'ils sont une ressource renouvelable. Par opposition, nous devrions réduire peu à peu la consommation des biens de consommation au sens strict du terme, du moins pour la très grande majorité des hommes, c'est-à-dire pour la totalité des travailleurs, question de ménager ce qui reste des ressources planétaires. En effet, les changements que nous tentons de produire dans les différentes sociétés, et qui auront des effets pour l'ensemble de l'humanité et de la planète, rendront ces biens de plus en plus difficiles et dispendieux à produire, entre autres parce que les ressources, renouvelables ou non, s'épuiseront ou seront polluées au point d'être très souvent inutilisables. Au fur et à mesure que les hommes se multiplieront, leur vie deviendra de plus en plus laborieuse, et les biens matériels qu'ils récolteront en récompense de leurs peines deviendront de moins en moins nombreux, leur coûteront de plus en plus cher, et pourront de plus en plus difficilement leur procurer de l'agrément et même satisfaire leurs besoins essentiels ; raison pour laquelle ils s'adonneront de plus en plus à la consommation des autres humains (par exemple les enfants) pour compenser leurs pertes, et tâcheront de se consoler en constatant que presque tous leurs contemporains partagent le même sort qu'eux, c'est-à-dire qu'ils sont consommés par les maîtres qui les exploitent. D'ailleurs, comme l'a très

judicieusement remarqué madame la Consommation, la consommation des hommes contribue encore plus au malheur de ces derniers, puisque les souffrances et les peines qui résultent du fait d'être eux-mêmes consommés s'additionnent au fait que leur participation souvent modeste à la consommation s'avère incapable de leur procurer une véritable satisfaction et de compenser ces souffrances et ces peines.

Bref, s'il est chimérique de viser l'existence éternelle des hommes et la nôtre, nous pouvons néanmoins étirer la sauce, afin de faire durer le malheur des hommes aussi longtemps que possible.

LA CONSOMMATION

Et nous pourrions profiter de ce temps que nous gagnerions pour procurer aux hommes les moyens d'exploiter à grands coûts et à grandes peines les ressources naturelles d'autres planètes inhabitables ; et de s'établir sur d'autres planètes habitables, évidemment pas pour leur donner l'occasion de recommencer à neuf, avec d'autres principes plus viables et plus susceptibles de les rendre heureux, eux et leurs descendants, mais pour leur donner la possibilité de faire indéfiniment et bêtement la même chose, c'est-à-dire de passer l'éternité à consommer la totalité de l'univers infini dans lequel ils vivent, et à se consommer les uns les autres, directement ou par l'intermédiaire du marché. Alors que certains humanistes, qui se distinguent par leur sottise et leur sensiblerie, en sont venus à croire que l'Humanité se porte d'autant mieux que ses exemplaires sont nombreux et continueront de se multiplier indéfiniment, nous pourrions tirer les conclusions contraires et nous donner pour mission de multiplier indéfiniment les êtres humains et de les répandre jusqu'aux confins de l'univers infini, afin de multiplier du même coup leurs souffrances, de les propager perpétuellement et de les faire durer éternellement.

LE DIVERTISSEMENT

C'est amusant ! On dirait là le synopsis d'un film ou d'une série télévisée d'anticipation apocalyptique comme en produit si souvent à grands frais l'industrie culturelle que je dirige !

LE TRAVAIL

Alors prenez garde que vos producteurs n'éventent un projet que nous pourrions décider d'entreprendre, bien qu'il puisse sembler farfelu maintenant ! Car sa réalisation serait grandement favorisée par le secret.

LE DIVERTISSEMENT

(Enjoué.) Ne vous inquiétez pas : vous n'avez pas affaire à un amateur. Je me charge de faire traiter de manière divertissante un avenir tellement probable que les hommes ne sauraient simplement l'ignorer, aussi aveugles, bêtes et disposés à se tromper eux-mêmes soient-ils. Vous allez voir : je vais en faire un amusement où l'on retrouvera aussi une rencontre avec des extra-terrestres étranges et méchants qui s'opposent à la colonisation humaine dans d'autres systèmes solaires ; des machines intelligentes qui se sont révoltées contre leurs inventeurs et qui massacrent les êtres humains ; un généticien néo-nazi qui veut choisir ce qu'il y a de mieux dans les meilleurs spécimens humains, pour assurer la survie de l'espèce dans des environnements particulièrement hostiles ; des terroristes qui tentent de faire exploser le vaisseau spatial devant transporter quelques milliers d'élus vers une nouvelle Terre qu'ils devront peupler ; l'histoire d'amour et les épreuves d'un couple qui décide de défier la législation totalitaire et inhumaine devant réduire le nombre d'êtres humains sur la planète ; etc. En fait, j'y mettrai tant de choses traitées de manière superficielle et fantaisiste que les problèmes auxquels est confrontée actuellement l'humanité, et qui s'aggraveront dramatiquement au cours des prochaines décennies, leur sembleront n'avoir rien de commun avec la réalité quotidienne et pénible dans laquelle ils vivent et dont ce divertissement aura justement pour fonction de les distraire. Et si jamais certaines personnes avaient l'étrange idée de prendre certains aspects de ce divertissement au sérieux, soit elles passeraient pour des fous ou des alarmistes qui sont assez crédules pour croire à des fictions hollywoodiennes invraisemblables, conçues seulement pour vendre beaucoup de billets de cinéma ; soit elles s'indigneraient des moyens inhumains qu'on pourrait utiliser pour assurer non seulement la survie de l'humanité, mais aussi pour favoriser son bonheur. Enfin, en traitant ainsi ces problèmes, dans un univers imaginaire débridé et en principe coupé de la réalité, on les banalise et on cultive l'insensibilité et l'indifférence à leur égard. Compte tenu de tous ces éléments, ce divertissement, en apparence inoffensif, aura des effets bien réels : la dégradation finale de l'humanité sera plus inéluctable et plus pénible pour les principaux concernés, qui ne l'ont envisagée que comme une fiction divertissante ; alors qu'elle sera plus spectaculaire et plus amusante pour nous qui l'avons anticipée et même préparée !

LE TRAVAIL

(Réprobateur.) Je suggère, au lieu de spéculer à propos des décennies et des siècles à venir, de revenir à la réalité actuelle, dont il ne faut pas nous détourner si nous ne voulons pas sacrifier les souffrances actuelles des hommes à leurs souffrances futures, et si nous voulons travailler

intelligemment à la réalisation de ces dernières, en tenant compte de ce qui existe et de ce qui se passe maintenant.

Monsieur le Divertissement, avez-vous quelque chose à dire de plus terre à terre, et nous touchant de plus près, à propos du projet que nous a exposé madame la Famille et des explications qu'elle nous a données suite aux questions de madame la Consommation ? N'oubliez pas que si vous êtes chargé d'étourdir les hommes en leur fournissant les distractions dont ils ont besoin après le travail, et que même s'il est vrai que vous remplissez mieux vos fonctions en étant ou en semblant vous-même étourdi, il n'en demeure pas moins vrai que les divertissements des hommes sont votre travail, et que vous devez par conséquent faire preuve de sérieux et de professionnalisme.

LE DIVERTISSEMENT

Bien entendu ! Vous avez parfaitement raison, comme d'habitude !

(Prolixe.) Alors voici ce que j'ai à vous dire, madame la Famille, après avoir écouté attentivement vos explications. Même si je crois avoir déjà une bonne idée de ce que vous allez me répondre, compte tenu de ce que vous nous avez déjà expliqué, j'aimerais savoir comment vous prétendez résoudre ces quelques petits problèmes, ne serait-ce que pour m'amuser en vous écoutant. Voici de quoi il s'agit. Si, comme vous le prétendez, vous contribuez à la servitude et au malheur des hommes en étant une seconde forme de travail qui asservit encore plus au travail en entreprise, dont elle serait la récompense ; si vous êtes une école de la servitude où les enfants apprennent à être le jouet de leurs parents, et qui les prépare à être consommés par le marché du travail et leurs futurs employeurs ; si ces enfants, une fois devenus des adultes ou plutôt de grands enfants, sont consommés une seconde fois par le marché du travail, cette fois-ci en tant que producteurs de la prochaine génération d'esclaves, et ce, à leurs propres frais ; si donc les hommes sont à ce point sollicités, asservis et rendus misérables par le marché du travail et par vous-même, où donc trouveront-ils le temps et l'énergie pour s'intéresser aux divertissements que je leur offre ? Tout comme madame la Consommation, je ne trouverais pas amusant du tout de ne plus pouvoir faire ma part quant à l'accroissement du malheur et de la servitude des hommes, simplement parce que nous déciderions de vous financer et de vous donner plus d'importance. Car ne serait-il pas très injuste de m'écarter ainsi, après des décennies de loyaux services, au cours desquelles j'ai perverti l'intelligence, l'imagination et les sentiments des êtres humains, en donnant naissance à de nombreuses formes d'amusements et de sous-arts dont sont exclus l'exercice de la raison (qui en est venu à passer pour ennuyeux et à avoir pour seul champ d'action l'organisation du travail et l'exploitation des travailleurs), l'imagination créatrice (qui doit céder le pas à des reproductions de la réalité dans toute sa banalité et à des

chimères convenues n'ayant rien à voir avec ce qui est ou ce qui pourrait être) et la culture des sentiments (qui est abandonnée au profit du renforcement des sentiments courants et compatibles avec la servitude généralisée, ou de techniques pour décharger de manière inoffensive l'agressivité des esclaves, dans un contexte où cela a pour seul effet de les inciter à endurer cette servitude, sans pourtant la rendre moins pénible) ? Bref, j'exige de pouvoir continuer librement à m'amuser aux dépens des hommes en leur fournissant des amusements de cette espèce, sans quoi je refuse d'appuyer le financement de votre projet, qui alors réduirait considérablement l'efficacité de moyens ayant fait leurs preuves pour détériorer les facultés intellectuelles et morales des hommes, pour les empêcher de devenir plus libres et plus heureux ou de lutter contre la généralisation et la radicalisation de leur servitude, et même pour les pousser à contribuer à ce mouvement, en banalisant leurs peines, en les en distrayant temporairement, et en leur fournissant les exutoires dont ils ont besoin de temps en temps, pour relâcher la vapeur et fuir la morne, l'ennuyeuse, la pénible, la fastidieuse réalité !

LA FAMILLE

Mais jamais je n'aurais l'idée de vous écarter pour prendre votre place et de vous priver, par égoïsme, du plaisir de rendre les hommes aussi bêtes, dociles et malheureux que vous le désirez ! N'oubliez pas que je suis la Famille, et que l'entraide, la collaboration et l'unité sont pour moi des valeurs primordiales. C'est pourquoi mon projet est et se doit d'être rassembleur. Croyez-moi : nous pourrons tous y trouver notre intérêt, comme des frères et des sœurs qui ont tous intérêt à ce que les affaires familiales prospèrent !

LE DIVERTISSEMENT

(Avec un semblant de sérieux.) C'est justement parce que vous êtes la Famille que je vous posais cette question. Et pour la même raison vous permettez sans doute à quelqu'un que vous prétendez considérer comme votre proche parent de tirer les conséquences de votre analogie, juste pour voir ce que cela peut donner. Car il se pourrait, si on vous finançait et si vous en aviez le pouvoir – que le Travail nous en préserve ! –, que vous décidiez d'agir comme la maman par excellence que vous dites être, et comme les mamans humaines qui agissent en suivant vos bons conseils ; et que vous commenciez à nous traiter comme vos enfants, qui peuvent et doivent être sacrifiés à vos intérêts et à vos caprices, malgré vos belles paroles de maman et vos protestations d'entraide, de collaboration et d'unité.

Mais j'en conviens, c'est là une chimère qui – même si on peut s'amuser à l'imaginer – n'est pas près de se réaliser, compte tenu des

rapports de force actuels, qui sont bien entendu à votre désavantage. C'est vous qui venez nous demander du financement, et non le contraire. Néanmoins il se peut que votre projet implique, explicitement ou non, que vous vous comportiez envers nous comme une maman envers ses enfants. Cela est d'ailleurs très caractéristique, pour une maman, de continuer à agir, en présence d'autres adultes, comme si elle avait toujours affaire à ses enfants ; et ce, souvent sans même s'en apercevoir, tellement le pouvoir de l'habitude est grand. Ne cesse pas d'être une maman qui veut ! Imaginez ce que cela pourrait donner ! Une belle scène en perspective, puisque nous ne sommes certainement pas, comme la plupart des hommes adultes, de grands enfants qui se plaisent à être traités pour ce qu'ils sont, pour avoir en retour le droit de traiter leurs congénères de la même manière.

LA FAMILLE

Je reconnais bien votre sens de l'humour et votre amour de la fantaisie dans vos paroles. Même quand vous essayez d'être sérieux et terre à terre, vous vous retrouvez à nous inventer de ces histoires ! Mais il faut quand même vous répondre...

(Rassembleuse.) Il y a une grande différence entre ce qu'en tant que Maman Suprême je recommande aux mamans humaines, et ma manière d'agir avec vous, mes chers frères et ma chère sœur, qui tout comme moi n'êtes pas des êtres humains, bien que vous n'existiez que par eux. Car je conseille à ces mamans humaines de sacrifier le bonheur et le développement de leurs enfants à leur désir de possession et d'amusement ; ce qui est une manière certaine de travailler à leur propre malheur, à celui de leurs enfants et à celui de l'ensemble de leurs concitoyens. Elles travaillent donc contre leurs intérêts. Mais comme je suis plus éclairée qu'elles, comme je ne veux pas travailler à mon malheur ni au vôtre, comme je veux au contraire travailler à nos intérêts communs, je vous propose sincèrement de tirer profit de nos ressemblances et d'unir nos forces, pour le plus grand malheur des hommes.

Puis mettons quelque chose au clair : je n'empêche nullement les membres d'une famille humaine de s'unir pour défendre véritablement ce qu'ils croient être leurs intérêts communs, si c'est pour nuire du même coup aux autres familles, ou au reste de la société ou de l'humanité. La situation dans laquelle nous nous trouvons ressemble beaucoup plus à celle-ci qu'à celle dont nous avons parlé jusqu'à maintenant. Mais il y a quand même une différence : beaucoup de ces familles humaines travaillent ainsi à leur propre malheur, sauf celles qui sont assez puissantes pour se soustraire à l'influence, au pouvoir et aux représailles des autres hommes – ce qui, en raison de notre nature supra-humaine, est notre situation de manière encore plus marquée, et nous permet de sacrifier impunément le bonheur des hommes, selon notre bon plaisir.

(Le Divertissement, qui n'a pas cessé de gigoter sur sa chaise pendant que la Famille lui répondait, s'apprête à répliquer quand le Travail ne lui laisse même pas le temps d'ouvrir la bouche.)

LE TRAVAIL

(Directif.) Allons, nous avons perdu assez de temps à discuter de cette analogie ! Si vous vous engagez davantage sur cette voie, qui sait jusqu'où nous irons ! Madame la Famille, je vous prie de répondre aux interrogations dont vous a fait part monsieur le Divertissement quand il parvenait tant bien que mal à ne pas nous détourner de la question qui doit nous intéresser exclusivement au cours de cette entrevue, à savoir si votre projet mérite ou non d'être financé.

LA FAMILLE

Mais certainement !

(Avec sérieux.) Nous avons déjà dit que les hommes désirent les divertissements rudimentaires et abrutissants parce qu'ils satisfont leur besoin de se distraire des peines du travail, pour pouvoir mieux les supporter par la suite. Si par malheur le travail leur laissait plus de temps et d'énergie, et les sollicitait moins intellectuellement et affectivement, il serait à craindre que plusieurs d'entre eux exigeraient, pour occuper leurs temps libres, plus que des amusements ayant pour fonction de les chatouiller, de les étourdir, de les défouler ou de les émouvoir par un sentimentalisme mièvre. Je suis tout à fait consciente qu'une telle situation serait intolérable.

(Malicieusement.) Alors que se produit-il si, au travail dans les entreprises – encore plus nécessaire et important en raison des besoins supplémentaires des enfants que les mamans doivent satisfaire –, j'ajoute celui des obligations familiales organisant en grande partie la vie en dehors du travail, c'est-à-dire à la maison ? Qu'il restera encore moins de temps et d'énergie aux mamans, et que leurs facultés et leur être même en seront encore plus diminués, bien évidemment ! Et alors ne désireront-elles pas plus fortement des divertissements encore plus rudimentaires et encore plus abrutissants, qui seront pleinement adaptés à ce qu'elles sont devenues, et qui épouseront parfaitement le mouvement de leur déchéance, pour l'amplifier, l'accélérer et même le rendre inéluctable et irréversible ?

(Crescendo.) Vous êtes vous déjà demandé pourquoi les divertissements destinés aux enfants étaient à ce point populaires et pourquoi leur production et leur vente étaient à ce point lucratives ? Certainement pas parce que les enfants, qui n'ont aucun pouvoir d'achat,

les apprécient particulièrement ! Certainement pas parce que leurs mamans veulent simplement les leur procurer pour leur faire plaisir !

(Avec attendrissement.) Observez donc les mamans quand elles regardent avec leurs marmots des émissions télévisées et des films qui leur sont destinés. Voyez comment leurs réactions, leurs gestes, leurs mimiques et leurs paroles ressemblent à celles de leurs petits chéris. Voyez comment ces mamans recherchent tous ces divertissements en principe conçus pour leurs enfants, et qu'on qualifie à juste titre de divertissements familiaux, puisque tous peuvent et doivent y prendre plaisir. Voyez comment ces personnes, qu'on considère pourtant comme des adultes, utilisent leurs marmots pour ne pas devenir ridicules et justifier leur goût pour des divertissements tellement abrutissants, simplistes et puérils, qu'autrement on en viendrait à se demander si elles ne sont pas retombées, sous leur influence, à un degré de développement intellectuel et sentimental inférieur à celui de leurs enfants. N'est-ce pas là une scène familiale tout à fait adorable ?

(Grinçante.) Les enfants, pour leur part, pourraient encore avoir le temps et l'occasion de se développer plus intelligemment s'ils n'étaient pas sous la tutelle de toutes ces bonnes mamans, au cœur et à la cervelle d'enfant, qui ne trouvent rien de mieux à dire, pour justifier le fait qu'elles procurent ces divertissements à leurs enfants en guise d'éducation et ne pas prendre les responsabilités auxquelles elles prétendent pourtant tenir comme à la prunelle de leurs yeux, que c'est ce que veulent leurs enfants !

(En adoptant un ton un peu plus modéré et conciliant.) Mais il me faut être juste, équitable et gentille, et ne pas peindre les mamans comme si elles étaient plus bêtes et plus sous-développées qu'elles ne le sont en réalité. En fait, il faudrait être naïf comme un enfant pour croire que le divertissement des enfants et celui des mamans consistent en une seule et même chose ; et il faudrait être aussi hypocrite qu'une maman pour ne pas voir que le divertissement des enfants est alors le prétexte et le moyen du divertissement des mamans, qui n'en est pas pour autant destiné à des adultes, au sens fort du terme, mais plutôt à de grands enfants. Les mamans sont tout de même un peu trop « grandes » pour prendre directement plaisir aux divertissements puérils destinés à leurs enfants, pas plus qu'elles ne sauraient s'en contenter. C'est pourquoi leur divertissement consiste à se distraire des obligations et des peines de la vie adulte, et à revivre ce qu'elles croient être les joies et la magie de l'enfance, par sympathie avec leurs enfants, quand ils consomment les divertissements qui leur sont destinés. Bref, ces divertissements et les enfants qui les consomment servent à rendre possible cette comédie dont les mamans sont non seulement les spectatrices, mais aussi les metteuses en scène, les principales actrices et surtout les dupes.

(D'abord avec attendrissement, puis de plus en plus grinçante.) C'est ainsi que règnent l'unité et l'harmonie dans nos familles, par la force

rassembleuse des divertissements familiaux ! C'est ainsi que les mamans s'abaissent, temporairement ou de manière plus permanente, à un niveau intellectuel et sentimental proche de celui de leurs enfants ! C'est ainsi que ces derniers sont condamnés à être ou à devenir aussi sous-développés ou attardés que les grands enfants que je leur donne pour mamans ! C'est ainsi qu'ils ne deviennent rien d'autre que les instruments d'une forme de thérapie à l'usage des mamans, qu'on peut appeler pédothérapie, qui s'apparente à la zoothérapie, et qui tout comme elle donne temporairement l'impression que les problèmes de la « vie adulte » (stress, ennui, fatigue, insatisfaction généralisée, etc.) sont résolus, et dispense donc de s'attaquer à leurs causes !

LE DIVERTISSEMENT

(Rieur.) C'est là une comédie tout à fait hilarante que vous nous proposez ! Je suis certain que même monsieur le Travail, pourtant si sérieux quand il est au boulot, ritait à s'en tenir les côtes, s'il daignait interrompre quelque temps son activité professionnelle et se détendre en visitant votre petit théâtre familial. Et si vous parveniez à obtenir de lui ce rire franc (très différent de tous les petits rires affectés qu'on entend au travail, pour essayer de détendre l'atmosphère et même de faire croire qu'on s'amuse alors qu'on peine), ce serait à coup sûr un signe que vous parvenez vraiment à faire souffrir ou à avilir les hommes, les petits enfants comme les grands enfants. Car rien d'autre ne saurait le faire rire de bon cœur et chasser temporairement de son esprit les soucis découlant de la grande tâche à laquelle il a décidé de consacrer son existence !

(Ton unissant le comique à un raffinement presque pédant.) Comme nous voulons nous jouer allégrement des mamans qui essaient de s'amuser aux dépens de leurs enfants, comme nous voulons faire d'elles nos pantins de la même manière qu'elles essaient d'en faire autant avec leurs enfants, il nous faut ajouter un autre divertissement à celui des enfants et à celui des mamans : un divertissement de troisième degré, un divertissement suprême ou ultime, le plus grand et le plus beau de tous, c'est-à-dire le nôtre, le seul à procurer un plaisir réel à ses spectateurs. Quel bon tour nous pouvons alors jouer aux mamans, en leur offrant un divertissement qui doit surtout nous amuser, et non les amuser, de la même manière qu'elles offrent à leurs enfants des divertissements qui servent moins à amuser ces derniers, qu'à les amuser, elles, les mamans ! Ne serait-ce pas justice ? Et comique comme tout, par-dessus le marché ! Mais ce divertissement suprême, qui serait pour nous la récompense bien méritée de tous nos efforts pour rendre les hommes malheureux, pourrait seulement nous amuser vraiment si les divertissements familiaux ne procuraient pas aux mamans un plaisir véritable, s'ils ne s'avéraient pas être une récompense digne de ce nom pour les peines qu'elles endurent au travail et à la maison, et s'ils contribuaient même à leur malheur. Ce serait de bonne guerre, car nous leur ferions le même coup qu'elles font à leurs

enfants, même si – infiniment plus gentilles et plus hypocrites que nous, ce qui contribue d'ailleurs beaucoup au comique de la chose – elles nieraient catégoriquement que le semblant de plaisir que peuvent leur procurer leurs chers marmots, grâce aux divertissements familiaux, s'envolerait en fumée si ces divertissements procuraient à ces derniers un véritable plaisir, et s'il ne contribuait pas à les abêtir, à faire d'eux d'éternels avortons, des nains rabougris, bref de petites bêtes de cirque atrophiées et bien dressées, à la fois inaptes au bonheur et à la liberté ! Si toute cette belle mécanique théâtrale fonctionnait comme il faut, nous pourrions même dire qu'en tant qu'ultimes spectateurs de la comédie familiale, nous tirons notre agrément non seulement du malheur que notre mise en scène engendre pour les mamans, mais aussi – grâce à une sorte de mise en abyme – du malheur que la mise en scène des mamans engendre pour leurs enfants ; plaisir d'autant plus exquis et raffiné que les mamans comme les enfants, et comme des enfants, s'imaginent, en mettant en scène cette comédie et en y participant, avoir trouvé un bon moyen d'être heureux !

(Exagérément dubitatif.) Mais je ne vous le cache pas : quelques doutes me chicotent et m'empêchent d'être certain que les choses se passent comme dans ce beau scénario. Regardez les petits enfants battre des mains et des pieds, sourire jusqu'aux oreilles, pousser de petits cris de joie, et rire jusqu'à en perdre le souffle ; et puis venez me dire – en me regardant droit dans les yeux, madame – que les divertissements qu'on leur destine ne peuvent aucunement leur procurer du plaisir, ou que ce plaisir est nécessairement illusoire ! Pour ma part, je trouve cela douteux, et même fort douteux...

Et puis cette excitation et ces explosions de joie et d'hilarité ne stimulent-elles pas beaucoup plus les enfants que l'ennui et la tristesse dont vous pourriez les accabler ? Alors comment croire qu'elles peuvent avoir des conséquences aussi nuisibles pour eux que ces sentiments sombres, lourds, pénibles et oppressants, qui sont capables de les abrutir, de les atrophier, de les empêcher de se développer, et même leur enlever l'envie de le faire ? Voilà qui me semble, encore une fois, fort douteux...

Et même si ces divertissements puérils qu'on destine aux enfants ne leur procuraient que des joies factices ou contrefaites, même s'ils contribuaient à détruire leur petite cervelle et à faire d'eux de grands enfants dépourvus de toute maturité, et non des adultes autonomes, faut-il voir dans ces maux présents et futurs un obstacle au plaisir que procure aux mamans ce spectacle de marionnettes, dont elles tirent elles-mêmes les ficelles ? Bien au contraire, ne se pourrait-il pas – si les hommes sont faits à notre image, comme nous sommes faits à la leur – que les mamans jouissent de la comédie familiale justement parce qu'elle ne procure pas vraiment du plaisir à leurs enfants, et qu'elle fait d'eux de grands enfants qui continueront indéfiniment à taper du pied, à battre des mains, à sourire béatement, à crier avec étourderie, et à rire niaisement au contact

des divertissements que vous et moi leur proposerons plus tard ? Une fois de plus, je doute beaucoup, je doute énormément...

Enfin, ne se pourrait-il pas que nous, véritables spectateurs de cette comédie familiale, nous soyons dupés au lieu de duper ? Ne se pourrait-il pas que le plaisir malveillant que nous prenons à ce spectacle soit trompeur, si le plaisir qu'il procure aux hommes, petits et grands, qui en sont les acteurs n'est pas illusoire ? Ou bien faudrait-il au contraire nous réjouir de la perversité de nos créatures, qui apprécient particulièrement un plaisir résultant du plaisir illusoire et même du malheur des enfants que nous leur confions, avec toutes les conséquences très nuisibles que cela peut avoir pour l'ensemble des hommes, à court terme comme à long terme ? Pour ma part, je ne sais trop qu'en penser...

LA FAMILLE

(Badine.) Décidément nous avons des atomes crochus, puisque je comprends immédiatement ce que vous voulez dire, malgré votre manière inutilement compliquée et entortillée de vous exprimer ! Car il s'agit seulement de dire que vous vous demandez si les plaisirs, pervers ou non, que les divertissements familiaux procurent aux enfants et aux mamans sont véritables, et s'ils sont compatibles avec le plaisir que nous procure la représentation de leurs malheurs. On dirait que vous prenez un malin plaisir à vous étourdir vous-même et à amuser vos auditeurs en les étourdissant, comme les intellectuels tentent souvent, par leur babillage puéril, de flatter leur vanité, d'en imposer aux profanes et de détourner l'attention du peu qu'ils ont à dire. Bref, de grands enfants, encore une fois ! *(Flatteuse.)* Ce qui montre que votre empire, grâce à ces enfantillages, s'étend bien plus loin que les divertissements de masse, et que vous y avez même annexé la culture intellectuelle que les hommes ont pris l'habitude d'opposer à ces divertissements, soit pour en faire l'éloge, soit pour la dénigrer. Toutes mes félicitations !

(Avec vantardise.) Mais sachez que je peux être tout aussi bavarde que vous, qu'il s'agisse de faire croire aux hommes que je peux leur apporter le bonheur et la liberté, ou de vous montrer dans le menu détail comment j'entends plutôt contribuer à leur malheur et à leur servitude. Et sachez aussi que je sais unir à ce bavardage le grand sérieux des petits calculs de comptable nécessaires à la bonne marche de tout ménage digne de ce nom, ainsi que la prévoyance nécessaire à l'élaboration de plans exigeant des décennies pour se réaliser, les engagements familiaux des mamans durant au minimum le temps de la minorité de leurs enfants, et les maux auxquels je condamne les hommes se transmettant d'une génération à l'autre, comme les tares génétiques ; ce qui a l'avantage significatif de rendre mon discours et mes idées plus terre à terre, plus prosaïques et plus raisonnables que ne pourraient l'imaginer tous ceux qui s'acharnent à

croire que je suis le lieu de l'amour désintéressé, gratuit, pur et spontané. Sur ce, revenons à nos moutons !

(Prenant un plaisir manifeste à sa propre perspicacité.) En fait, farceur comme vous l'êtes, je suis persuadée que vous avez essayé de me jouer un tour. Je vois bien que vous essayez de vous amuser à mes dépens en me faisant des critiques qui peuvent aussi s'appliquer aux divertissements que vous offrez sur le marché, pour vous amuser aux dépens des hommes. Ne peuvent-ils pas procurer des plaisirs véritables aux hommes, au même titre que les divertissements familiaux que je mets en scène ? En sont-ils moins efficaces pour les abrutir, les assommer et les atrophier, et pour vous amuser ? Si vous preniez au sérieux les doutes dont vous nous avez fait part, vous agiriez différemment, et vous ne seriez pas le Divertissement, mais une autre divinité.

(Avec orgueil.) Vous savez, je ne suis pas un enfant qu'on peut mener par le bout du nez, mais la plus vieille et la plus rusée de toutes les mamans. Comme on dit, on n'apprend pas à un vieux singe à faire la grimace. Alors on ne me la fait pas ! J'en ai vu d'autres !

(Le Divertissement rit de bon cœur, ce qui irrite le Travail.)

LE TRAVAIL

Si monsieur le Divertissement ne veut pas prendre au sérieux ce qu'il dit, c'est son affaire. Mais, pour ma part, je n'ai pas le cœur à la plaisanterie, et je crois vous devriez prendre plus au sérieux ses doutes et les dissiper. Bref, pas question que vous vous tiriez d'affaire aussi facilement ! Et, pour l'amour de Dieu, tâchez d'être brève !

(Le regard du Divertissement et celui de la Famille se croisent.)

LA FAMILLE

(Avec étourderie.) Vos désirs sont des ordres ! *(Puis se ravisant.)* En fait, je comprends parfaitement pourquoi vous me demandez ces explications. Il vous faut savoir si nous nous comprenons vraiment, si nous sommes vraiment sur la même longueur d'onde. Les problèmes de communication sont en effet monnaie courante, même dans les meilleures familles et dans les meilleurs milieux de travail. Ça sera donc un plaisir pour moi de vous donner les précisions que vous demandez à juste titre.

(Ton de confiance, en chuchotant presque.) Je vais vous parler en toute sincérité, sans rien vous cacher, au lieu de vous raconter des contes de fées, comme j'en raconte souvent aux hommes. Je vous fais donc

l'aveu suivant : les divertissements familiaux procurent souvent un véritable plaisir aux enfants et à leurs mamans. Et alors ce plaisir ne peut pas être une illusion, c'est-à-dire être en réalité un sentiment complètement différent, par exemple de déplaisir ou de souffrance. Croyez-moi, je m'y connais, je sais de quoi je parle, moi qui suis l'experte par excellence des sentiments et une manipulatrice aguerrie.

Je tiens aussi à vous confier un autre secret, à condition que vous le gardiez jalousement. Toute vérité n'est pas bonne à dire, et c'est pourquoi je veux préserver coûte que coûte la candeur et l'innocence de mes enfants, petits ou grands. Vous êtes capables de garder un secret, n'est-ce pas ? Voilà de quoi il s'agit : le plaisir n'est rien d'autre que la sensation qu'on en éprouve, tout comme la souffrance. Il ne serait pas plus crédule, ridicule et puéril de croire aux fantômes, que de penser qu'un sentiment qu'on sentirait comme un plaisir serait en réalité – on ne sait ni pour qui, ni comment – de la tristesse ou de la souffrance ; ou vice versa. Ce serait babiller comme un gamin qui ne comprend pas ce qu'il dit, ou qui prend ses rêves ou ses cauchemars pour la réalité !

Je vous vois froncer les sourcils et je sais que vous vous dites ceci en écoutant cette révélation : « *Mais alors comment pouvons-nous manipuler les hommes en utilisant leurs sentiments, si un plaisir ne peut pas être en réalité une souffrance, et si une souffrance ne peut pas être en réalité un plaisir ? C'est nous enlever toute prise sur ce qu'ils sentent et font.* »

(*Pragmatique et prosaïque.*) Pourtant, c'est justement parce que les choses sont ainsi, et ne sauraient être autrement, que nous pouvons manipuler les hommes – et plus particulièrement les mamans et leurs enfants – grâce à des plaisirs qu'ils sentent comme des plaisirs, pour leur faire éprouver des souffrances de toutes sortes, qu'ils sentiront comme des souffrances. Bref, ce sont là les conditions de possibilité de notre projet commun et des calculs que nous faisons pour arriver à nos fins. Autrement nous n'aurions affaire qu'à des fous qui ne sentent pas vraiment ce qu'ils sentent, qui seraient donc très difficiles ou impossibles à manipuler et à contrôler, et qui réussiraient rapidement à nous faire perdre la tête. Faites-moi confiance, à moi qui suis l'experte par excellence dans le domaine des sentiments, et qui sait régner en reine sur le cœur des hommes, quand je vous dis qu'il ne peut qu'en être ainsi, et qu'il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Car il nous faut avoir la sagesse d'accepter la réalité comme elle est réellement, surtout quand cela nous avantage.

Mais vous n'êtes pas non plus des enfants ! Et vous ne pouvez quand même pas croire puérilement, comme le font souvent et bêtement mes enfants, que les sentiments heureux ou malheureux qu'ils éprouvent sont purs ou, autrement dit, qu'ils ne sont pas mélangés les uns avec les autres. Ne cherchent-ils pas souvent à se tromper sur les sentiments malheureux qu'ils éprouvent, justement parce qu'ils les éprouvent comme tels, parce qu'ils cherchent à les atténuer ou à les dissimuler, parce qu'ils désirent

croire qu'ils sont autre chose que ce qu'ils sont en réalité, parce qu'ils désirent éprouver des sentiments plus heureux ? Les mamans et leurs enfants ne font-ils pas quotidiennement l'expérience assommante de l'ennui, des soucis et des peines dans les familles qu'ils constituent ? Les mamans ne tentent-elles pas de se convaincre, et de convaincre leurs enfants, que leur vie familiale est palpitante ? N'ont-elles pas recours aux divertissements familiaux pour chasser temporairement et partiellement l'ennui, les peines et les soucis, souvent sans pouvoir en faire autant de leur souvenir et de l'appréhension de leur retour inévitable ? Il résulte de tout cela une foule de petits bobos et de maladies incurables, qu'il faudra traiter séparément, pour les mamans et pour leurs petits choux.

(Possessive.) Pour ce qui est des mamans, pas question de nier qu'elles peuvent éprouver un réel plaisir en raison du divertissement que leur procurent leurs enfants ! Car n'importe quelle maman, en plus de goûter les divertissements destinés en principe à ses petits chéris, a aussi le droit de disposer d'eux pour se divertir, pourvu qu'elle ne dépasse certaines limites. Ce n'est pas là une petite affaire, vous pouvez me croire ! Cette possession est même l'une des plus grandes jouissances qu'un être humain puisse jamais connaître. Pour vous en convaincre, écoutez les beaux et émouvants discours des mamans à ce sujet, regardez leur zèle pour défendre ce droit de propriété, sacré à leurs yeux. Plus ce plaisir est grand, ou plus elles veulent croire qu'il est grand, et plus nous pouvons mélanger aux plaisirs des divertissements familiaux une forte dose de sentiments tristes et déplaisants, dans la vie et l'esprit des mamans, et leur donner l'occasion de produire sournoisement leurs effets dans toute leur ampleur. C'est ainsi que nous pouvons les posséder corps et âme, et faire d'elles nos choses, comme elles le font avec leurs enfants.

(Malicieusement.) En bonne cuisinière, j'applique à la vie sentimentale des mamans ce principe éprouvé selon lequel on peut rendre mangeable un plat très épicé, au point d'en être immangeable, en y ajoutant une substance sucrée (du sucre raffiné, du miel, ou n'importe quel autre édulcorant), qui atténue le goût des épices, sans en neutraliser les effets dévastateurs sur les estomacs fragiles ; et cet autre principe qui date du bon vieux temps, et qui consiste à saler et à épicer à outrance des viandes avariées pour dissimuler l'odeur et le goût de pourriture aux mangeurs, et même leur ouvrir l'appétit. Ou encore mieux : je fais comme les empoisonneuses qui, faute de disposer d'un poison incolore, inodore et insipide, n'iront pas le verser bêtement dans un verre d'eau ou dans un plat qui répugne à leurs victimes, mais plutôt dans une boisson, un mets ou des sucreries au goût prononcé et même stéréotypé, et recherchés pour cette raison, afin de s'assurer qu'elles consommeront à leur insu la dose létale, surtout s'il s'agit d'un poison cumulatif, c'est-à-dire qui agit lentement, par accumulation. Et pourquoi s'arrêter là ? Car tout est dans l'enrobage, dans l'emballage, dans l'accompagnement, dans la présentation alléchante de ce poison, qui doivent être capables d'endormir la méfiance des victimes, de les attirer, de les altérer et de leur ouvrir

l'appétit. Et, contrairement à ce qui se produit quand il s'agit d'un poison physique, les mamans ayant consommé un puissant poison moral deviennent d'autant plus de bonnes empoisonneuses qu'elles ont été elles-mêmes profondément et irrémédiablement intoxiquées, d'une manière ou d'une autre.

(Calculatrice.) Voici comment je les pousse à boire ce poison jusqu'à la dernière goutte, et même à en redemander. Vous comprendrez qu'elles ont grand-soif des divertissements familiaux qui sont la récompense pour les peines de leur travail, à la maison comme au boulot ; et que le plaisir que ces divertissements leur procurent se combine avec les sentiments de déplaisir que ces peines engendrent. À les en croire, les joies de la vie familiale devraient justifier les peines du travail et en consoler, et agir comme un antidote très efficace contre ces maux, alors qu'en réalité je leur inocule ainsi sournoisement, insidieusement, un autre poison, aussi puissant, sinon plus. C'est que cet aspect de leur vie – comme elles ne cessent de le crier sur tous les toits – n'est pas simplement une partie de plaisir ! La liste des obligations familiales n'est-elle pas beaucoup plus longue que celle des divertissements familiaux qui devraient en distraire ? Et comment ne pas sentir de tout son être que les nombreuses peines que la vie de famille additionne à celles du travail à proprement parler sont beaucoup plus grandes que les quelques menus plaisirs que peut procurer la tentative de revivre, par sympathie avec les enfants, une enfance prétendument merveilleuse ? Le plus souvent, c'est donc ces peines qui neutralisent grandement les effets de ces plaisirs, contrairement à ce que proclament les mamans. Et si jamais l'amertume du poison devient trop évidente et que les mamans s'en plaignent, je peux toujours leur dire ce qu'elles disent elles-mêmes à leurs petits, et ce que disent aux malades les charlatans qui se font passer pour des médecins, à savoir que les meilleurs remèdes goûtent toujours mauvais ; que, s'ils semblent rendre encore plus malades ceux qui les ont pris, cela veut dire que la cure est en train d'opérer ses effets ; et donc qu'il faut avoir confiance et prendre son mal en patience.

(En se léchant les babines.) Je concocte donc, sous le couvert des divertissements familiaux, une bouillie sentimentale très nocive – où se mélangent les peines réelles ou appréhendées et les plaisirs réels ou imaginaires –, pour la faire mijoter des journées, des semaines, des mois, des années, – que dis-je ? – des décennies entières, dans la marmite familiale ! Malgré les apparences, la recette en est assez compliquée, et il faut absolument être comme moi une maman expérimentée pour ne pas la rater. Voici en quoi consiste cette recette du malheur, que je m'amuse à faire passer pour une recette du bonheur, et qui se transmet d'une maman à l'autre, et de génération en génération, pour cette raison.

(Elle sort de son sac à main un énorme livre de recettes rempli de photographies conçues pour présenter de manière alléchante – aux yeux

des divinités – différentes préparations des malheurs familiaux. Après l’avoir feuilleté quelque peu, elle trouve la page qu’elle cherchait et récite fièrement et méticuleusement ce qui y est écrit.)

Recette familiale du malheur

1. Prendre une maman-travailleuse de type normal. Choisir avec soin une longue et pénible journée de travail comme il y en a tant dans sa vie. Lui faire imaginer les plaisirs et les peines qui l’attendent à la maison. Batre vigoureusement l’espoir et le sentiment d’enfermement qui en résultent. Incorporer progressivement au sentiment immédiat des peines et de la servitude du travail. Remuer pendant 7 ou 8 heures.

2. Attendre le retour de la maman à la maison. Lui faire remplir ses obligations familiales immédiatement après ses obligations professionnelles. Mélanger l’amère déception d’une vie familiale qui n’est pas à son goût, au souvenir des peines et de la servitude du travail, et à l’espoir du plaisir que devraient leur procurer ses petits choux grâce aux divertissements qu’ils rendent possibles. Saupoudrez de frustrations causées par des querelles puériles ou par des incidents prenant une grande importance malgré leur insignifiance. Faire mijoter à feu doux dans une casserole de taille moyenne pendant 4 ou 5 heures, ou jusqu’à ce qu’on obtienne la consistance désirée.

3. Retirer du feu quand la maman a enfin le temps de profiter des divertissements familiaux rendus possibles par les divertissements destinés à ses enfants, et peut alors disposer de ces derniers selon son bon plaisir. S’assurer qu’elle retombe alors en enfance. Pendant ce temps, délayer dans le sentiment de plaisir et de libération (que nous supposons en partie véritable) qui en résulte le désir de rendre ce sentiment plus vif, le souvenir des peines du travail et de la vie familiale, de même que l’appréhension de leur retour inévitable. Mélanger soigneusement au contenu de la casserole et travailler le tout au robot culinaire jusqu’à ce que le mélange soit parfaitement uniforme.

4. Couvrir et mettre au réfrigérateur. Laisser reposer toute la nuit. Pour de meilleurs résultats, remuer sommairement toutes les heures.

5. Répéter les étapes précédentes en mélangeant soigneusement la bouillie du jour à celle des jours précédents, afin de remplacer au fur et à mesure ce que la maman en aura mangé.

6. Laisser fermenter pendant au moins 20 ans, pour que la saveur et l’arôme puissent gagner en force et en complexité, de même que le poison qu’ils dissimulent.

Bon appétit !

(On entend distinctement le ventre de la Consommation gargouiller.)

LE DIVERTISSEMENT

Miam ! Quelle mixture appétissante ! J'en ai l'eau à la bouche ! Si nous, les divinités, avions comme les hommes des chaînes de télévision, je vous demanderais d'animer une émission de cuisine, laquelle pourrait s'appeler « *Cuisinons avec la Famille* ». Ça sonne très bien, ne trouvez-vous pas ? J'en suis certain : vous ne manquerez pas d'avoir de nombreux auditeurs parmi nous, tous soucieux de s'approprier votre art culinaire et d'apprêter les hommes avec virtuosité.

LE TRAVAIL

Allons, allons, un peu de sérieux, voulez-vous ? (*À la Famille.*) Concluez donc sur ce point en nous disant rapidement quels sont les effets horriblement délétères de la purée sentimentale que vous servez quotidiennement à vos grands enfants. Et épargnez-moi votre sentimentalisme de maman, comme les mamans humaines savent très bien le faire, quand ça leur convient ou quand c'est nécessaire.

LE DIVERTISSEMENT

(Avec un sourire espiègle.) Le mieux, à ce qu'il me semble, serait que madame la Famille teste devant nous cette « giblotte », en la faisant ingurgiter à une maman. Car une telle démonstration vaudra mieux que toutes les explications qu'elle pourrait nous donner.

LA FAMILLE

Comme ça tombe bien ! Je ne sors jamais sans apporter avec moi une maman. Je l'ai laissé aux bons soins de votre secrétaire. Je vais la chercher immédiatement.

(La Famille se lève et sort précipitamment.)

LE TRAVAIL

(Mécontent.) Tu fais vraiment tout pour que cette entrevue tourne au cirque. Qu'ai-je donc à faire de cette maman ?

LE DIVERTISSEMENT

Au contraire, cela te permettra de juger en connaissance de cause de l'efficacité des moyens qu'utilise la Famille. Nous ne pouvons quand même nous fier simplement à ce qu'elle dit pour savoir si elle est en mesure de livrer la marchandise.

(La Famille revient avec une maman typique, dont elle contrôle les mouvements avec une laisse rose attachée à un harnais jaune. Celle-ci s'arrête brusquement quand elle aperçoit le Travail, la Consommation et le Divertissement, puis est attirée vers eux par une force invisible et irrésistible. La Famille échappe malencontreusement la laisse et la maman commence à gambader dans leur direction, à la manière d'un jeune chien.)

LA FAMILLE

(Avec un sourire mi-amusé mi-grondeur.) Amandine ! Amandine ! Reviens ici ! Ne dérange pas la madame et les « monsieurs » ! Amandine !

(La Famille poursuit la maman sans vraiment essayer de la rattraper. Celle-ci se dirige d'abord vers le Divertissement, qui lui passe affectueusement la main dans les cheveux, puis vers la Consommation, qui lui pince un bourrelet en se léchant les babines. Enfin elle s'approche du Travail et se dandine devant lui. Celui-ci lui allonge un coup-de-pied. En couinant elle se réfugie sur les genoux de la Consommation, qui entre-temps a attaché à son cou une serviette de table, et s'est munie d'une fourchette et d'un couteau. Elle pousse de petits cris de terreur et, répondant à l'appel du Divertissement, court pour se mettre à l'abri dans l'immense fauteuil qu'il a libéré et qu'il retire au dernier moment. La maman tombe lourdement sur son imposant cucul et crie, entre deux vagissements : « Maman ! »)

LA FAMILLE

Allons, n'aie pas peur. Maman va te protéger contre les méchants « monsieurs » et la méchante madame. *(Petits « becs » baveux sur les joues et le front.)* Tiens, voilà un mouchoir. Mouche-toi bien. Encore un peu. Voilà, c'est fait. Maintenant sois une grande fille et arrête de pleurer.

(La Famille prend dans ses bras la maman, la presse étroitement contre sa poitrine opulente, la cajole et, à nouveau assise sur sa petite

chaise inconfortable, la fait sauter sur ses genoux en criant : « Ti-galop ! Ti-galop ! Ti-galop ! »)

LE TRAVAIL

Alors, ça vient ?

LA FAMILLE

Amandine, c'est l'heure de ta collation. Maman t'a préparé de la bonne purée.

(Elle sort de son immense sac à main une cuillère et un contenant de plastique rose, orné d'étoiles jaunes et d'arcs-en-ciel.)

LA MAMAN

(Avec une mine boudeuse et en détournant la tête.) Je n'ai pas faim !

LA FAMILLE

Mais il te faut manger quand même, si tu veux devenir grande comme maman. Allez, regarde comme ça sent bon. On ouvre grand la bouche !

(La maman entrouvre la bouche pour lui répondre. La Famille en profite pour y enfourner une énorme cuillerée, en s'exclamant : « Une cuillerée pour Amandine ! » La maman s'étouffe presque et tousote.)

LE DIVERTISSEMENT

Voilà ce qui s'appelle se faire obéir !

LA FAMILLE

Une cuillerée pour Amandine ! Une cuillerée pour maman ! Une cuillerée pour Amandine...

(Le même jeu se poursuit pendant quelques minutes, jusqu'à ce que le contenant soit à moitié vide. La maman fait d'abord quelques grimaces, puis en vient à sourire, à répéter « miam ! », à pousser de petits cris de joie et à rire puérilement, en imitant la Famille et en se faisant imiter

d'elle. Enfin rassasiée, elle ouvre largement la bouche, pour bâiller à la manière d'un hippopotame, en se disloquant presque la mâchoire inférieure, si bien qu'on peut voir sa lnette, son œsophage, son estomac et même ses entrailles. Son regard devient tout à coup terne et vide, son teint rubicond devient livide, sa mine rieuse devient déconfite, son enjouement devient de la somnolence, puis de la torpeur. Elle demeure assise sur les genoux de la Famille, molle et inerte comme une poupée de chiffons. La Famille doit la retenir pour qu'elle ne tombe pas par terre.)

LA MAMAN

Maman, je ne me sens pas très bien.

LA FAMILLE

(Rassurante.) Ce n'est rien du tout. Ça va passer. Ne t'inquiète pas : maman est là pour prendre soin de toi.

(À ses intervieweurs, avec fierté.) Ne voyez-vous pas ce que j'ai fait de cette maman ? N'est-elle pas devenue, après avoir ingurgité la purée que je lui fais manger tous les jours ou presque, une véritable loque humaine, malléable au plus haut point et à nouveau prête à être affectée non seulement par les maux du travail, mais aussi par ceux de la consommation et du divertissement. Dans un pareil état, comment pourrait-elle désirer autre chose, désirer davantage ou désirer mieux ? Elle en vient même à vouloir retourner au travail, question de fuir temporairement l'ennui et les peines du foyer familial, et de « changer le mal de place », comme on dit. Bref, c'en est fait d'elle.

(Calculatrice.) Alors qu'importe que mes divertissements familiaux procurent – comme me le confirme mon expérience de Maman Suprême – un véritable sentiment de soulagement et de libération à ces mamans ! Cela ne dure pas, et on aurait tort de supposer – comme ces mamans le font presque toujours – que ce sentiment est le signe d'une véritable liberté, et qu'il favorise leur bonheur. Je refuse de croire à de telles sornettes, tout juste bonnes à donner aux mamans un moyen de plus de se tromper elles-mêmes et de tromper leur entourage, pour les faire mieux travailler au malheur de tous les hommes, petits ou grands. Car c'est grâce à ce sentiment de plaisir bien réel, et à l'espoir de l'éprouver plus tard, quand elles sentent les peines du travail et de la famille, que je pousse les mamans à supporter docilement leur propre esclavage, et même à le désirer, comme moyen de se procurer et de mériter ce plaisir. Au contraire, si je cherchais à atténuer grandement, à faire disparaître ou à rendre factice ce plaisir, comment donc celui-ci pourrait-il continuer à justifier leur vie de labeur ? Et alors il serait évident pour elles que leur vie est absurde et insupportable, et elles en souffriraient beaucoup, cela est certain. Si j'écoutais seulement mon cœur – comme je suis souvent

portée à le faire, en tant qu'archétype de la Maman –, je me délecterais simplement de cette souffrance particulièrement cuisante. (*En chatouillant distraitement la maman, qui rit et se tortille un peu.*) Mais si j'envisage les choses plus froidement – comme m'incite à le faire une autre partie de ma personne, c'est-à-dire la maîtresse de foyer qui doit équilibrer le budget familial par d'habiles calculs comptables –, je constate que ce plaisir est nécessaire à l'exploitation, à la servitude et au malheur des mamans, et que je gâcherais la délicieuse recette sentimentale que j'ai savamment composée en les en privant. N'est-ce pas ce plaisir qui les empêche d'être profondément insatisfaites de leur vie professionnelle et familiale, c'est-à-dire de leur vie tout court ? Et sans ce profond sentiment d'insatisfaction ou même de révolte, comment pourraient-elles essayer sérieusement de transformer leur vie doublement laborieuse ? Je peux donc accorder sans le moindre regret ce hochet aux mamans, puisque les plaisirs qu'il leur procure ne pèsent nullement dans la balance à côté des grands maux dans lesquels il les enferme sournoisement. Et dégradées et dégénérées au point de faire très peu de cas de leur propre liberté et de leur propre bonheur, comment pourraient-elles se soucier vraiment de la liberté et du bonheur de leurs enfants ? Ce sont donc les personnes idéales pour éduquer les futures générations de travailleurs ou d'esclaves, même si elles prétendent – ou justement pour cette raison – être de bonnes mamans et incarner l'idéal humain par excellence, en raison des grands sacrifices qu'elles feraient pour le bien et l'épanouissement de leurs chers enfants.

Venons-en maintenant à ces petits chéris, car il ne faut surtout pas les oublier et les ménager, sous prétexte qu'ils sont petits. Comment donc pourriez-vous croire, vous qui n'êtes certainement pas des mamans hypocrites ou attardées intellectuellement, que les divertissements familiaux sont favorables à leur bonheur et à leur liberté, alors que la seule liberté qu'ils procurent à leurs mamans, c'est celle de disposer d'eux très librement et selon leur bon plaisir (pour un temps donné, cela va de soi), comme leurs employeurs peuvent disposer d'elles ?

Vous direz qu'on peut toujours se demander si le plaisir que les enfants prennent aux divertissements puérils et abrutissants qui leur sont destinés, comme aux divertissements familiaux qui servent de cadre à ceux-ci, est bien réel. Mais cela ne pourrait-il pas être une belle petite histoire, comme savent si bien en raconter mes chères mamans aimantes, qui ne peuvent quand même pas dire, sans une excuse ou une justification, qu'elles désirent s'amuser au détriment de leurs enfants bien-aimés ? Je ne vous cache pas que je me délecte à la seule idée d'imaginer tous ces petits contrefaire l'expression d'un plaisir qu'ils ne ressentent pas, parce que les mamans les y sollicitent fortement et l'exigent même d'eux. Cependant il me faut être réaliste et raisonnable : si les enfants ne prenaient aucun plaisir véritable à ces divertissements, ils se prêteraient beaucoup moins bien à cette utilisation, comme à n'importe quoi d'autre qui leur déplaît. Les mamans devraient alors composer avec des « crises » jusque dans les

moments qui devraient pourtant être consacrés aux joies de leur enfance perdue, et leur permettre de fuir les peines et les préoccupations du travail. Cela serait très pénible, mais aussi très contre-productif, comme je l'ai déjà dit. Ces petites bêtes ne sont vraiment pas les mêmes quand on regarde avec elles un dessin animé, et quand on veut les obliger à manger des légumes ou à étudier les mathématiques. On ne peut pas s'y tromper : pas moyen de croire qu'elles éprouvent les mêmes sentiments quand elles babillent, sourient béatement et poussent de petits rires et de petites exclamations de joie, alors qu'elles sont assises devant la télévision ; et quand elles font la moue, pleurnichent sans arrêt, laissent couler abondamment des larmes de crocodile, et poussent des cris de colère, alors qu'elles maudissent de tout leur petit cœur le rutabaga, le chou et les betteraves, la table de multiplication, les triangles isocèles, scalènes et équilatéraux, les angles droits, obtus et aigus, et les fractions, les numérateurs et les dénominateurs.

LE DIVERTISSEMENT

(Avec un sourire en coin.) Alors vous diriez que le plaisir que les enfants prennent aux divertissements familiaux est inné ? Voilà une déclaration audacieuse et même risquée ! J'admire votre courage et votre franchise !

LA FAMILLE

Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

LE DIVERTISSEMENT

Eh bien, si ce plaisir est inné, cela enlève beaucoup de crédit aux mamans humaines et à vous-même. On pourrait même se demander si alors nous aurions vraiment besoin de vous. Ne pourrais-je pas corrompre directement la petite cervelle et le cœur des enfants, question d'en faire de grands enfants parfaitement adaptés à la vie besogneuse que leur destine monsieur le Travail ? Pourquoi donc aurais-je besoin de votre aide et de celle de vos chères mamans pour les y préparer, grâce à l'éducation familiale ? Ne suffirait-il pas de les asseoir de longues heures devant la télévision, après les peines de l'école et la déception des repas ? N'obtiendrais-je pas d'aussi bons résultats ainsi, et peut-être même de meilleurs ? C'est pourquoi j'imagine d'immenses garderies (publiques ou privées, comme on voudra) où l'on pourrait entasser les marmots dans des pièces mornes, afin qu'ils s'y ennuiant quelques heures après avoir étudié laborieusement la géométrie et les fractions, et avoir été obligés de manger du rutabaga et du chou, afin de les rendre doublement réceptifs aux dessins animés abrutissants ou étourdissants qu'on leur fera écouter

par la suite, jusqu'à ce qu'on les mette au lit ; le tout pour leur faire supporter les peines de l'école et des légumes infectes le lendemain, question de donner à leur vie un rythme circulaire semblable à celui de la vie des travailleurs. Ou bien – ça m'est égal, vous savez – nous pourrions faire la même chose dans les maisons ou les appartements des familles, où les mamans – au lieu de relever de vous – seraient simplement des travailleuses de l'industrie culturelle que je dirige, et auraient une fonction semblable avec les enfants à celle que les guichetières des cinémas, des salles de spectacle et des stades sportifs ont avec les adultes, quand elles leur donnent accès aux divertissements qu'ils désirent, après s'être ennuyés et avoir peiné au boulot comme à la maison ; ou à celle des animateurs, des mascottes et des « cheerleaders » qui les aident, par leurs cris, leurs gesticulations ou leurs acrobaties, à se mettre dans l'ambiance du spectacle.

Qu'en dites-vous ?

(Alors que la Famille semble se demander si le Divertissement plaisante ou non, le Travail prend la parole.)

LE TRAVAIL

Voilà une manière très intéressante d'envisager la situation ! Voilà une proposition qui mérite d'être prise en considération ! *(Au Divertissement.)* Vous voyez bien que, quand vous prenez la peine d'être sérieux, vous êtes capable d'avoir de bonnes idées. *(En se retournant vers la Famille.)* Alors, qu'en pensez-vous ? Pouvez-vous justifier le particularisme du rôle de la maman ? Ou bien faut-il la voir simplement comme une simple travailleuse de l'industrie du divertissement, comme je suis tout à fait disposé à le faire ?

LA FAMILLE

(Embarrassée et en faisant de grands yeux.) Mais vous savez bien que... Si vous vous rappelez ce que j'ai dit... Et vous sembliez pourtant d'accord quand...

LE DIVERTISSEMENT

Quoi donc ?

LA FAMILLE

Euh...

LE DIVERTISSEMENT

Vous vous embrouillez de plus en plus... Mais je veux bien vous donner un coup de main, car – je ne le cache pas – vous m’êtes sympathique. Et je ne voudrais surtout pas que mes plaisanteries vous empêchent de contribuer pleinement au malheur des hommes. Il faut savoir mettre ses priorités à la bonne place.

(Le Travail approuve d’abord d’un hochement de tête, puis arrête brusquement en faisant une drôle de tête.)

Revenez donc à la très importante question de savoir si le plaisir que les petits enfants prennent aux divertissements qui leur sont destinés est quelque chose d’inné chez eux, contrairement au goût pour les légumes ou les mathématiques. Tout se joue là. Car s’il en était bien ainsi, nous n’aurions plus vraiment besoin des mamans pour bousiller les enfants, et je pourrais très bien suffire à la tâche. Ou tout au plus appartiendraient-elles à une catégorie de travailleurs de l’industrie culturelle.

Vous voyez ?

LA FAMILLE

(Reconnaissante.) Oui, oui, maintenant je saisis. Et c’est même clair comme de l’eau de roche. Merci infiniment !

(Avec un sourire malicieux et complice.) Vous qui passez beaucoup de temps dans les familles, vous savez bien avec quel soin et avec quel acharnement les mamans s’évertuent à cultiver chez les petits enfants leur goût pour les divertissements que vous leur destinez, et du même coup les divertissements familiaux qui leur servent de cadre ; contrairement à ce qui se passe quand il est plutôt question de faire aimer à leurs petits chéris les légumes ou les mathématiques. Et elles n’auraient pas besoin de faire tous ces efforts et de dépenser toute cette énergie si ce plaisir était simplement inné. Regardez à quel point elles s’y prennent tôt, quand leurs enfants sont encore des bambins et presque encore au berceau, pour qu’ils puissent servir à leurs divertissements, et pour faire durer autant que possible la merveilleuse période de la petite enfance, que les mamans trouveront toujours trop courte.

J’ai beaucoup aimé votre comparaison des mamans avec les animateurs, les mascottes et les « cheerleaders ». Vraiment ! C’est exactement ce que les mamans sont pour leurs petits enfants quand, en regardant avec eux des émissions télévisées, elles babillent, rigolent et poussent de petits cris de joie – mais pas trop fort, quand même, car la modération a bien meilleur goût –, comme elles voudraient qu’ils

babillent, rigolent et crient de leur propre initiative, mais uniquement quand cela leur convient et quand elles ont le temps. C'est comme ça qu'elles s'y prennent pour que les enfants prennent plaisir aux divertissements que vous leur fournissez généreusement, et aux amusements familiaux qu'ils rendent possibles. On ne doit pas oublier que les bambins ne choisissent pas, selon leurs goûts propres, ces divertissements, contrairement aux grands enfants qui peuvent décider d'aller assister à un match de hockey, de base-ball ou de football américain, pour être stimulés par les animateurs, les mascottes, les « cheerleaders » et la foule qu'ils essaient d'électrifier, afin d'entrer dans l'ambiance du spectacle. Ce sont les mamans qui leur imposent ces divertissements, qui tâchent de les leur faire aimer – ce qui est rarement difficile, j'en conviens, car vous êtes très habile –, et qui les pétrissent pour qu'ils deviennent à leur tour les petites mascottes dont elles ont besoin pour s'amuser.

Vous voyez bien que si les mamans – comme leurs petits enfants, d'ailleurs – peuvent être considérées comme des travailleurs de l'industrie du divertissement, elles n'en sont pas moins une sorte particulière et absolument indispensable. C'est elles qui initient les petits enfants aux divertissements puérils, qui les conditionnent à les aimer toute leur vie, et qui les font déjà participer activement à l'industrie culturelle, comme travailleurs, c'est-à-dire comme petites mascottes leur étant personnellement attachées.

Donc, vous le voyez bien, on ne saurait se passer des mamans. Cela est « par-fai-te-ment i-nen-vi-sa-gea-ble » !

LE TRAVAIL

(Très rudement.) C'en est assez de ces peccadilles ! Que m'importent vos histoires de petites et de grandes mascottes ! Des enfantillages, rien de plus !

Dites-moi plutôt quelles directives vous donnerez aux mamans pour qu'elles avilissent et dégradent autant que possible leurs sales marmots grâce aux divertissements familiaux, et pour qu'elles les rendent incapables de désirer et de concevoir autre chose que le sort que je leur destine. Car j'espère bien que vous ne les laisserez pas simplement obéir à leurs caprices ou à l'inspiration du moment, quand il s'agit de quelque chose d'aussi important.

LA FAMILLE

(Étonnée de l'agressivité du Travail.) Euh... Oui... Bien sûr... En effet... Vous avez raison de poser cette question. Très bonne question,

d'ailleurs. Je n'y avais pas pensé. Ou, à vrai dire, j'étais sur le point d'y venir.

(Commençant à se ressaisir.) En effet, pour que les mamans n'échouent pas lamentablement dans cette tâche grandiose, dont dépend grandement la réussite de votre beau projet, je leur fournis des directives dès qu'elles se retrouvent avec des enfants sur les bras, et souvent bien avant. On ne s'y prend jamais assez tôt pour bien styler les futures mamans.

Si je rendais explicites ces règles, elles prendraient la forme de ce bref mode d'emploi, dont je vous distribue une copie, si vous le permettez. Il s'intitule « *Mode d'emploi à l'usage des mamans pour maximiser le plaisir que leur procurent les divertissements familiaux et les bénéfices moraux qu'elles en retirent* ».

LE TRAVAIL

Je n'ai rien à faire de ce mode d'emploi ! Car qu'est-ce qui me dit que vous réussissez vraiment à leur inculquer ces règles ? Je refuse de vous croire sur parole. Montrez-moi plutôt que ces règles sont enracinées dans leur cœur, et qu'elles leur dictent leurs actions.

LA FAMILLE

Mais comment pourrais-je vous prouver cela ?

LE TRAVAIL

Ça, c'est votre problème !

LE DIVERTISSEMENT

J'ai peut-être une solution à proposer. Vous savez qu'en tant que grand fascinateur et mystificateur des foules, il m'a fallu acquérir des compétences inusitées. L'hypnose est l'une d'entre elles. Si madame la Famille y consent, je m'engage à hypnotiser la maman qui est assise sur ses genoux et à lui tirer les vers du nez, le tout de manière amusante, cela va de soi. Qu'en pensez-vous ?

(Le Travail regarde avec méfiance le Divertissement, alors qu'un sourire de soulagement se peint sur le visage de la Famille.)

LA FAMILLE

J'y consens volontiers.

(Elle secoue doucement la maman pour qu'elle se réveille, et lui chuchote des mots doux à l'oreille.)

LE TRAVAIL

(À voix basse.) Dans quelle histoire nous embarques-tu encore ?

LE DIVERTISSEMENT

(Même jeu.) Allons, ne te fais du mauvais sang pour si peu. Puis tu pourras certainement apprendre des choses intéressantes et utiles sur les sentiments véritables des mamans.

LE TRAVAIL

(Même jeu.) Ça marche donc vraiment, ton truc ? J'ai toujours cru que tout était orchestré d'avance, pour mieux amuser et tromper les spectateurs.

LE DIVERTISSEMENT

(Même jeu.) Laisse-moi faire : tu pourras en juger toi-même.

LA CONSOMMATION

(Même jeu.) Mais fais vite, s'il te plaît. Je suis littéralement en train de m'auto-digérer ! Je pourrais avaler des millions de mamans-travailleuses et d'enfants en une seule bouchée !

(La maman s'est peu à peu réveillée. Elle écarquille les yeux, comme si elle ne savait plus où elle se trouvait.)

LA FAMILLE

Amandine, monsieur le Divertissement aimerait t'hypnotiser. Tu n'as pas peur, n'est-ce pas ? C'est bien : je savais que tu étais une grande fille. Maman est fière de toi. C'est pourquoi je t'explique pourquoi nous voulons t'hypnotiser.

Monsieur le Travail, que tu connais déjà, doute des bons sentiments que tu as pour tes chers petits, et des bons soins que tu leur donnes. Monsieur le Divertissement a gentiment proposé de t'hypnotiser, afin de lui montrer toute la bonté que renferme ton petit cœur. Il va donc te falloir écouter attentivement ce que monsieur le Divertissement te dira. Tu veux bien ?

LA MAMAN

(En balançant lentement la tête de haut en bas.) Oui, maman, je veux bien.

LE DIVERTISSEMENT

(Après s'être approché de la Famille.) N'auriez-vous pas un hochet que je pourrais utiliser pour hypnotiser votre chère petite, par hasard ?

LA FAMILLE

(En fouillant dans son immense sac à main.) Oui, certainement. Il faut seulement que je le retrouve. Attendez un peu. Non, ça c'est mon chaudron... Peut-être sous les torchons que j'utilise pour donner une apparence de salubrité aux familles. Non plus ! Ou bien quelque part dans les couches souillées des milliards de bébés humains. Ah, le voilà !

(Elle le tend au Divertissement, après l'avoir nettoyé sommairement avec un torchon. Le regard de la maman se fixe sur lui, pour ne plus s'en détacher, même quand le Divertissement lui parle.)

LE DIVERTISSEMENT

(En se penchant vers la maman, toujours assise sur les genoux de la Famille.) Comment t'appelles-tu ma petite ? Amandine ? C'est un beau nom, qui convient parfaitement à une grande fille comme toi.

Tu me fais confiance ? Tu n'as pas peur ? Et en fait tu n'as aucune raison d'avoir peur. Il est impossible qu'hypnotisée, tu dises et fasses des choses qui te répugnerait quand tu serais éveillée. Je vais seulement te libérer de quelques inhibitions. Et on a bien entendu rien à craindre quand on a le cœur aussi pur que toi, ma petite.

LE TRAVAIL

Dépêchez-vous ! Je n'ai pas que cela à faire.

(Le Divertissement claque des doigts et l'éclairage devient peu à peu tamisé.)

LE DIVERTISSEMENT

Voilà une ambiance intimiste qui convient beaucoup mieux à notre séance d'hypnose.

(À la maman.) Amandine, je te demande de concentrer toute ton attention sur ce hochet que je tiens dans ma main droite, de même que sur les paroles que je prononcerai.

(En prenant une voix de basse profonde et en agitant le hochet devant les yeux de la maman.) Amandine, tout ce qui t'entoure devient de plus en plus flou et cesse d'exister pour toi. Tu ne vois plus que ce hochet, jaune et rose. Ce hochet capte toute ton attention. Les autres objets n'existent pas pour toi. Il n'y a rien d'autre : seulement ce hochet. Le monde n'est rien d'autre que ce hochet.

Amandine, outre ma voix, tu entends seulement le bruit répétitif de ce hochet. Les autres sons ne se rendent même plus à tes oreilles. Tu es comme sourde au monde qui t'entoure. Ce hochet capte toute ton attention. Les autres sons cessent d'exister pour toi. Il n'y a rien d'autre : seulement ce hochet, et le son de ma voix. Le monde n'est rien d'autre que le bruit de ce hochet et le son de ma voix.

Amandine, tes paupières s'alourdissent. Elles deviennent de plus en plus lourdes. Tu as de plus en plus de difficulté à les garder ouvertes. Elles se ferment malgré toi.

Amandine, quand j'aurai compté jusqu'à dix, tu t'endormiras. Je répète, Amandine : quand j'aurai compté jusqu'à dix, tu t'endormiras. Un, deux, trois. Amandine, tes paupières sont de plus en plus lourdes. Tu es de plus en plus fatiguée. Tu ne peux plus résister au sommeil. Quatre, cinq, six. Amandine, tes paupières sont de plus en plus lourdes. Tu es de plus en plus fatiguée. Tu ne peux plus résister au sommeil. Sept, huit, neuf et **dix**. Amandine, tes paupières se sont fermées, tu ne peux plus les ouvrir, tu dors « pro-fon-dé-ment ».

(Avec une voix douce.) Amandine, je vais maintenant te poser des questions. Tu m'entends bien ? Tu me comprends bien ?

Amandine, dis-nous franchement de quelle manière tu favorises le développement de tes enfants grâce aux divertissements familiaux ?

LA MAMAN

(Choquée.) Mais qui t'a dit ça ! Ce n'est pas vrai, mais pas vrai du tout ! Crois-tu qu'après avoir peiné toute la journée au travail, et aussi à la maison, je me soucie le moins du monde du développement de mes enfants ? C'est le dernier de mes soucis ! Et s'il m'arrive de prétendre le contraire, c'est pour jeter de la poudre aux yeux et sauver les apparences. Sache que je me fais un devoir de priver mes enfants tout ce qui pourrait les aider à se développer et à s'épanouir. Je vais même jusqu'à les dégoûter de la musique, de la lecture, des arts, etc. Ce n'est pas difficile, comme je n'entends rien à tout ça. Tout ça m'ennuie énormément et je trouve que c'est une perte de temps. Ce qui ne m'empêche pas de dire que j'ai essayé de les intéresser à toutes ces belles choses, que ce n'est pas ma faute si mes enfants n'aiment pas ça, et donc que je suis malgré tout une très bonne maman, justement parce que je ne veux pas obliger mes enfants à faire ce qu'ils n'aiment pas. Après quelques essais ratés ou sabotés, mes petits chéris m'imiteront et seront bien contents de rester à la maison, pour regarder en famille ce qu'il y a à la télévision ; ou de sortir parfois en famille, pour aller au centre commercial, pour aller voir un film d'animation au cinéma, ou pour assister à un concert de comptines sur les fruits et les légumes, sur les saisons, sur les couleurs de l'arc-en-ciel, sur notre ami le bonhomme de neige, sur la visite du Père Noël, sur les animaux de la forêt, toutes chantées à peu près sur le même air simpliste.

LE DIVERTISSEMENT

Amandine, pourquoi nous dis-tu des choses aussi surprenantes ? Pourquoi ne te soucies-tu pas du développement de tes enfants ?

LA MAMAN

(Crûment.) Mais il faut donc tout t'expliquer, comme à un enfant ! Tu sais bien que je cherche avant tout à faire de mes enfants des joujoux pour m'évader de la pénible réalité, et à m'immerger complètement dans la réalité enfantine et entièrement dénuée des soucis qui sont habituellement les miens. C'est pourquoi je suis prête à tout, mais vraiment à tout, pour amplifier ce qu'ont de puéril les divertissements destinés à mes enfants. C'est comme ça que je rends mes enfants encore plus enfants qu'ils ne le sont ou ne le seraient autrement, et que je les adapte à mes désirs de maman.

LE DIVERTISSEMENT

Et comment procèdes-tu exactement, Amandine ?

LA MAMAN

Eh bien, je cultive avec soin tous leurs petits caprices et tous les sentiments puérils que développent chez eux ces divertissements. Je les félicite, je les caresse, je leur donne des « becs », je crie, je ris et je m'émerveille avec eux, quand ils font ce que je veux et se laissent faire. Et quand ils ne font pas ce que je veux, je les gronde, je leur dis que maman est déçue d'eux, je leur fais remarquer que j'ai dépensé beaucoup d'argent pour ce spectacle ou cette sortie qu'ils n'ont pas aimé. Et je serais très stupide de faire le contraire. Ça reviendrait à me priver moi-même des plaisirs de la famille auxquels je tiens le plus, qui justifient toutes les peines que j'endure au travail, et qui leur donnent même un sens.

LE DIVERTISSEMENT

Nous sommes tout à fait d'accord avec toi, Amandine. Tu as parfaitement raison d'agir comme tu le fais. D'ailleurs, toutes les mamans agissent à peu près comme toi, et il est impossible qu'elles aient toutes tort, n'est-ce pas ?

Toutefois, ne crains-tu pas qu'on constate quel est le résultat de l'éducation que tu donnes à tes enfants et qu'on en vienne à voir à travers ton jeu ?

LA MAMAN

Pouah ! Cela n'arrivera jamais, je le sais bien ! Comme tu l'as dit, toutes les mamans font comme moi, et donc elles ont intérêt à se mentir à elles-mêmes et aux autres. Ce n'est d'ailleurs pas très difficile. Je n'ai qu'à me plaindre du manque de maturité de mes enfants, et aussi de leur dépendance à mon égard, pour laisser croire que je ne m'accommode pas très bien de cette situation, même si j'en suis pourtant directement responsable. C'est de cette manière que je peux me faire valoir encore plus par le travail additionnel qui en résulte. Tu imagines bien que je peux compter sur la complicité des autres mamans, qui sont dans la même situation et qui racontent les mêmes histoires que moi. Tout ça, c'est un secret de Polichinelle, mais ça ne dérange en rien mes machinations, bien au contraire.

Et que se passerait-il si une maman ou quelqu'un d'autre osait me reprocher ce que je fais de mes enfants ? Je lui dirais simplement que ce sont *mes enfants*. Que cette maman se mêle donc de ce qui la regarde ! Est-ce que je lui dis comment élever ses enfants, moi ? Et si cette personne n'avait pas d'enfants, je lui dirais qu'elle n'a qu'à en avoir pour les élever comme elle veut, au lieu de me dire comment élever les miens.

Tu vois donc que je sais très bien ce que je fais ! As-tu bientôt fini de m'embêter avec ces questions naïves ? C'est que j'ai des choses plus importantes à faire, par exemple m'occuper de mes petits chéris.

LE DIVERTISSEMENT

Oui, je comprends que tu es très occupée, Amandine. Mais j'ai encore une autre petite question à te poser. J'aimerais que tu me dises ce que tu fais avec tes enfants quand tu as des choses plus importantes à faire que de t'amuser avec eux, quand tu es trop fatiguée pour le faire, ou quand tu en as tout simplement pas envie.

LA MAMAN

Que penses-tu donc que je fasse ? Une fois le temps de la récréation passé, je fais sentir à mes chers enfants que j'ai des choses plus importantes à faire que de m'amuser avec eux. Je les laisse alors à eux-mêmes, en leur interdisant de sortir du nid familial sans ma supervision, afin de pouvoir les surveiller constamment et de me garder la possibilité de me distraire grâce à eux, quand je vais en avoir à nouveau le temps et l'envie. Car qui sait à quelles mauvaises influences mes petits chéris pourraient être exposés à l'extérieur ? Un peu comme la chatte qui dévore ses propres chatons, je suis prête à tout, mais vraiment à tout, pour protéger mes enfants !

Crois-moi, c'est un grand plaisir de faire sentir à mes enfants que c'est eux qui existent pour moi, et non le contraire, malgré tous les beaux petits mots d'amour que je leur dis souvent ! Et toi – qui n'es visiblement pas une maman, d'après les questions que tu me poses –, tu ne sais pas ce que tu manques.

LE DIVERTISSEMENT

En effet, Amandine, je t'envie beaucoup, au point d'avoir envie de devenir moi-même une maman. Mais je ne te dérange pas plus longtemps pour en savoir plus long sur ton existence palpitante et riche en beaux et nobles sentiments. Je te remercie d'avoir répondu à mes questions.

LA MAMAN

Et ça m'a fait plaisir de te répondre, même si tes questions étaient très naïves. J'avais l'impression d'entendre l'un de mes enfants, même si je ne lui aurais pas répondu comme je l'ai fait maintenant, pour qu'il garde son innocence.

LE DIVERTISSEMENT

Grâce à toi, j'y vois beaucoup plus clair maintenant. Encore une fois merci.

Comme je n'ai plus rien à te demander, Amandine, je vais te réveiller.

(À nouveau avec une voix de basse profonde.) Amandine, je vais compter jusqu'à trois. Et alors je vais frapper dans mes mains. Et alors tu te réveilleras.

Un... Deux... Trois !

(Il frappe bruyamment dans ses mains, et la maman se réveille en sursautant. Pendant quelques secondes, elle regarde autour d'elle en clignant des yeux, sans comprendre où elle se trouve. Puis la mémoire lui revient, en même temps que l'éclairage augmente en intensité.)

LA MAMAN

Est-ce que j'ai bien fait « ça », maman ? Est-ce que j'ai réussi à montrer à monsieur le Travail tout l'amour que j'ai pour mes enfants, et tout le soin que j'accorde à leur éducation ? Dis-moi, maman, dis-moi !

LA FAMILLE

Ne t'inquiète pas, ma chérie : tu as répondu comme une élève modèle. Maman est vraiment contente de toi !

LA MAMAN

(En rougissant d'émotion.) C'est vrai, maman ?

LA FAMILLE

Oui, c'est vrai, ma petite. Tu as été merveilleuse ! Monsieur le Travail est très impressionné par ta gentillesse, ton dévouement et ton esprit de sacrifice. C'est pourquoi maman va te donner quelques cuillerées supplémentaires de purée, pour te récompenser.

(Alors que le Divertissement éclate de rire, la Famille fait avaler à la maman quelques cuillerées de bouillie sentimentale. Cette dernière mange goulûment ce qu'on lui sert.)

LA MAMAN

Encore, maman, encore !

(La Famille lui donne encore quelques cuillerées de purée. Son regard s'égaré et son visage devient tout à coup pâle et flasque. Prise d'un grand abattement, elle commence à cogner des clous.)

LA FAMILLE

Voilà qui suffit. Si tu es trop gourmande, tu vas faire une indigestion. Puis c'est l'heure de ta sieste.

(La Famille fourre une tétine dans la bouche de la maman, laquelle elle commence à téter, en fermant les yeux et en serrant contre elle sa doudou.)

LE TRAVAIL

Bien, bien... Ça me paraît plutôt convaincant.

LE DIVERTISSEMENT

Je l'espère bien. Comme on dit, le subconscient ne ment jamais.

LE TRAVAIL

(À la Famille.) Avez-vous quelque chose à dire en guise de conclusion sur ce point précis ?

LA FAMILLE

(Comme une maîtresse de maison qui expose fièrement ses petits trucs.) Quand les mamans m'obéissent au doigt et à l'œil, quand elles appliquent consciencieusement les règles que je leur donne, comment donc leurs marmots pourraient-ils être incités à s'élever au-dessus de leur état, à se développer et à devenir plus autonomes ? Souvent leurs mamans n'ont ni le temps ni l'envie de leur donner de l'attention et de « l'amour », en raison des obligations professionnelles, ménagères et familiales qui les fatiguent et les rendent soucieuses et même aigries. Les petits chéris sont alors laissés à eux-mêmes, ils végètent et s'ennuient, quand ils ne sont pas traités avec irritation et brusquerie par leurs mamans pourtant si aimantes

et si dévouées. Et ils ne peuvent pas aller ailleurs pour faire quelque chose de plus intéressant : ils doivent demeurer à la disposition de leurs mamans, comme les amuseurs et les bouffons des rois devaient demeurer à portée de la main, pour pouvoir satisfaire immédiatement les caprices de ces derniers ou leur envie soudaine d'être divertis ou amusés. Les marmots souffrent d'autant plus de ce traitement que leurs mamans s'amuse parfois avec eux et qu'ils deviennent alors de petits centres d'attention ; ce qui rend encore plus précieux et désirables ces moments d'amusement et de divertissement. Les voilà donc parfaitement disposés ou conditionnés à être plus enfants qu'ils ne le sont ou ne le seraient autrement, et à jouer le beau petit rôle que les mamans leur imposent afin de s'évader dans une enfance idéalisée, stéréotypée et fabriquée de toutes pièces pour satisfaire ce besoin, que les psychologues de l'enfance et de la maternité devraient mettre au sommet de la pyramide de Maslow.

Vous voyez bien que, pour les enfants aussi, les plaisirs et les maux se mélangent non seulement les uns aux autres, mais aussi avec l'espoir des uns et la crainte des autres, pour constituer une mixture gluante et toxique, bien que de couleur attrayante. Je m'en remets à votre perspicacité proverbiale pour en tirer les conséquences qui s'imposent quant au malheur immédiat des enfants et à l'impureté du plaisir qu'ils prennent aux divertissements familiaux, auquel les peines vécues et appréhendées se mélangent.

(Le Travail, qui en a assez d'écouter la Famille, lui jette un regard glacial.)

Encore une petite chose de rien du tout sur le résultat ultime de cette belle mécanique à plus long terme ! Après quoi vous pourrez crier « hurra ! », « bravissimo ! », ou ce que vous voudrez bien dire pour me féliciter et me donner votre approbation et, en récompense, toute l'attention que je mérite.

Voilà de quoi il s'agit. Mais avant : roulement de tambour !

(Le Divertissement assume spontanément le rôle de bruiteur et contrefait un roulement de tambour, alors que le Travail lève les yeux vers le plafond. La Consommation est comme absente, incapable de se soucier d'autre chose que de la faim grandissante qui lui dévore les entrailles.)

(Avec un sourire de complicité prononcé.) Vous devinez de quoi il s'agit ? Oui, oui, je vois bien que vous avez deviné. Nous nous entendons à mi-mot, et vous savez parfaitement où je veux en venir. C'est

évidemment que tout cela aura pour résultat que les seuls plaisirs que tous ces pauvres enfants élevés sous la tutelle de ces bonnes mamans peuvent et pourront concevoir, goûter et désirer seront ceux que peuvent leur procurer les divertissements, comme distractions de leur servitude. Et ça vaudra non seulement quand ils seront des enfants ou des adolescents, mais aussi quand ils seront en principe devenus des adultes. N'est-ce pas tout simplement merveilleux ? N'est-ce pas la voie de l'avenir ?

Et comme le divertissement – ne vous en déplaise ! – ne vaut presque rien par lui-même, beaucoup de ces grands enfants en viendront à désirer, jusqu'à un certain point, leur servitude. Ils auront besoin d'elle – rien de moins ! – pour ressentir un peu plus vivement les petits plaisirs que procurent les divertissements en tant que compensation et évasion. Autrement ces plaisirs perdraient une grande partie de leur force et deviendraient presque sans intérêt. Donc, les enfants, une fois devenus des travailleurs, imiteront leurs mamans et chercheront à se distraire, non seulement grâce aux divertissements que leur offre le marché et qui leur sembleront insuffisants, mais aussi grâce aux divertissements familiaux. C'est ainsi qu'ils donneront à leur tour naissance à une nouvelle génération, simplement pour la condamner au même sort misérable qu'elles ou, encore mieux, à un sort encore plus misérable ! Comme vous voyez, on n'échappe pas à la Famille ! Les mamans font donc, comme elles s'en vantent souvent, « une maudite bonne job » en élevant leurs enfants !

(Avec suffisance.) Ainsi se referme la grande et merveilleuse boucle de la vie qui se poursuit indéfiniment ! Telle est ma modeste contribution au malheur, à la servitude et à la dégradation généralisée des hommes, grâce aux divertissements familiaux ! Nous avons donc, me semble-t-il, de bonnes raisons de nous réjouir du malheur des hommes, même si les petits comme les grands peuvent dans une certaine mesure prendre plaisir à la servitude des autres comme à la leur ; et nous pouvons justement nous en amuser davantage, puisque cela n'en est que plus rigolo et plus efficace !

LE DIVERTISSEMENT

(Avec exubérance.) Pas mal du tout comme divertissement, de notre point de vue comme de celui des hommes. Et je dirais même plus : très amusant, merveilleux, magnifique, formidable, superbe, ambitieux, innovateur, une véritable bouffée d'air frais ; croustillant, très profond, enthousiasmant, mais aussi mignon dans son genre, tout en étant abrasif, raffiné, très subtil, exquis, rafraîchissant, et surtout capable de plaire à toute la famille (aux grands enfants comme aux petits enfants), comme tout bon divertissement se doit de l'être ; enfin captivant, surprenant, étonnant, impressionnant, poignant, inspirant, fulgurant, exaltant, trépidant, survoltant, époustouflant ! Bref, une véritable révélation ! Rien

de moins que la voie de l'avenir ! Un plan capable de rendre insignifiantes les plus belles machinations des super-méchants des blockbusters hollywoodiens ! Si bien que j'ai l'impression d'être un simple amateur en comparaison de vous !

Et la maman typique, qui joue le rôle principal dans cette charmante comédie sentimentale et familiale, n'en pourra pas moins louer sa propre performance et se faire elle-même de la publicité afin de passer pour la bienfaitrice suprême de l'Humanité et la Grande Prêtresse qui se sacrifie pour son Salut ; ce qui fait évidemment partie du divertissement – de notre point de vue comme de celui des hommes –, tout comme en font partie les tentatives ridicules et puérides des stars d'attirer constamment sur elles les projecteurs, même quand elles ne tournent pas tel film ou telle série télévisée, en se faisant les défenderesses de quelque bonne cause : la lutte contre le cancer du sein, contre le réchauffement climatique, contre l'énergie nucléaire, contre l'homophobie, contre la prostitution, contre le racisme, contre la consommation de drogues, contre le tabagisme, contre la guerre, contre la sous-alimentation en Afrique, contre la violence conjugale, contre la chasse à la baleine ou au phoque, contre l'exploitation des forêts tropicales, contre l'intimidation à l'école, contre le suicide, contre l'avortement ou le fœticide ; ou encore la lutte pour le respect des Droits de l'Homme, pour l'abolition de la peine capitale, pour le végétarisme, pour le développement durable et la coopération internationale, pour l'égalité entre les sexes, pour la légalisation du mariage entre personnes du même sexe, pour la prévention des maladies transmises sexuellement, pour l'ouverture aux différentes religions et le dialogue entre elles, pour les dons d'organes, pour l'accès universel à des soins de fin de vie de qualité, pour la reconnaissance de la dignité inaliénable des handicapés mentaux ; etc.

Ainsi, en tant que principale représente de madame la Famille, cette maman – sa main posée sur le cœur, son visage transfiguré par le contentement, son œil humide levé vers le ciel – peut-elle se dire à elle-même et dire aux autres, pour avoir et donner une belle image d'elle-même, attirer l'attention et obtenir compliments, louanges, applaudissements et ovations :

*Je suis celle grâce à qui le cycle de la vie se poursuit,
Pour que la merveilleuse aventure humaine se continue ;
Celle qui se sacrifie corps et âme,
Pour le bonheur présent et futur de ses chers petits ;
Celle qui remplit assidûment ses obligations professionnelles et familiales,
Pour leur procurer tout ce dont ils ont besoin pour grandir ;
Celle qui leur donne beaucoup d'amour et les protège des influences extérieures,
Pour qu'ils puissent devenir des personnes accomplies ;
Celle qui leur sert de modèle et les façonne à son image,
Pour qu'ils aient de belles valeurs et sachent vivre en société ;
Celle qui a su garder un cœur d'enfant,
Pour goûter avec eux les joies de l'enfance ;*

*Et celle qui seule peut les élever et en faire des adultes autonomes,
Pour qu'ils puissent travailler à leur propre bien, et à celui des autres et de la société.*

*Je suis celle sans laquelle tous les bons sentiments disparaîtraient invariablement ;
Sans laquelle la liberté des individus cesserait d'exister ;
Sans laquelle les fondements mêmes de la société s'écrouleraient ;
Et sans laquelle l'humanité dégénérerait inmanquablement,
Pour devenir des bêtes ou des robots,
Et pour sombrer dans l'immoralité la plus totale et la plus incurable.
Bref, je suis celle sans laquelle il ne saurait y avoir de Salut.*

*Je suis l'idéal humain par excellence ;
L'aboutissement de millions d'années d'évolution humaine ;
L'origine même de la vie ;
La source authentique de tout bonheur véritable ;
Et la fin ultime de toute existence réussie,
Qui, pour cette raison même, peut et doit être accessible à toutes et à tous,
indistinctement.*

Je suis celle qui...

LE TRAVAIL

Hum... Voilà qui conclut, à ce qu'il me semble, cette entrevue. Je tiens à vous remercier, madame la Famille, pour vos réponses détaillées qui nous montrent que nous avons pris une bonne décision en vous convoquant. Auriez-vous quelque chose à ajouter avant que nous mettions fin à l'entrevue ?

LA FAMILLE

(Rassembleuse.) J'aimerais seulement insister sur le fait – et d'ailleurs vous l'avez sans doute remarqué – que j'ai des airs de famille avec vous tous. Ne vous ai-je pas montré, tout au long de mon argumentaire, que s'unissent en moi des traits de monsieur le Travail, de madame la Consommation et de monsieur le Divertissement, lesquels forment un tout original et capable de contribuer considérablement au malheur des hommes ? *(Exaltée.)* Car ne suis-je pas une grande promotrice de la servitude, que je suis capable d'étendre par mes petits calculs sordides à des milieux qui échappent normalement et malheureusement à monsieur le Travail ? Car ne suis-je pas l'instrument grâce auquel vous pourrez consommer absurdement, indéfiniment et indistinctement presque tous les êtres humains et presque l'humanité entière, sans compter la vie et la planète elle-même, et éventuellement d'autres mondes, puisque pour rien au monde il ne faut laisser disparaître un aussi grand mal que l'humanité telle que nous l'avons façonnée et telle que nous continuerons à la façonner ? Car ne suis-je pas moi-même le divertissement ultime, lequel

prépare à tous les divertissements, auquel reviennent tôt ou tard tous les divertissements comme à leur source, et lequel est sans aucun doute responsable de la plus grande quantité de souffrance et de malheur, puisque je suis la condition de possibilité des autres divertissements, puisque je forme dès l'enfance des êtres destinés à être malheureux et incapables de travailler au bonheur des autres et au leur, et même de désirer ce bonheur ? Ainsi mon projet rassembleur – auquel les hommes, qui s'y connaissent à leur insu en matière de malheur, se rallient en croyant y voir leur Salut – nous permet de former, par notre union, rien de moins qu'une nouvelle Trinité, que je constitue déjà virtuellement en ma propre personne !

LE TRAVAIL

(Sèchement.) Allons, modérez-vous un peu. Nous apprécions certainement les points en commun que vous avez avec nous. Toutefois n'allez tout de même pas prétendre que votre expertise dans nos spécialités respectives dépasse la nôtre. Il est vrai que nous attendons des candidats à notre financement qu'ils soient ambitieux. Mais il y a des limites qu'ils ne doivent pas dépasser, et il leur faut à tout prix demeurer modestes ; sans quoi ils ne peuvent que se montrer vaniteux. N'oubliez pas que, si vous avez certaines caractéristiques en commun avec nous, c'est seulement là une preuve de notre grande influence, qui vous a façonnée et vous a donné la forme que vous avez aujourd'hui, même si vous ne vous êtes pas aperçue de ce processus de transformation, très subtil d'ailleurs. Enfin je vous rappelle que si vous étiez notre égale et même notre supérieure dans les domaines qui relèvent spécialement de nous, c'est nous qui devrions vous demander du financement, et non l'inverse. Est-ce clair ?

Encore une dernière chose : ne laissez pas les compliments de mon associé, monsieur le Divertissement, vous monter à la tête. Il a la louange facile, comme en témoigne tout ce qu'il dit et fait dire sur les divertissements de piètre qualité qu'il destine aux masses de travailleurs abrutis et avilis. Nul ne peut s'y fier, soit qu'il lui arrive de manquer de jugement, soit qu'il se moque de ce qu'il loue, pour se procurer à lui-même et à ses complices un amusement supplémentaire. Me comprenez-vous ?

(La Famille, dépitée, répond positivement par un signe de tête.)

Alors n'en reparlons plus et mettons fin à cette entrevue.

LA FAMILLE

(Avec précipitation.) Mais je ne vous ai pas encore expliqué comment les maux que je vous ai peints ne se produisent pas seulement dans les familles normales, mais aussi dans les familles éclatées, reconstituées, monoparentales ou élargies. Car vous pourriez difficilement vous faire une idée juste de l'étendue et de l'ampleur des maux dont je suis responsable, si je ne peux pas vous montrer que, dans tous ces cas, les parents perdent tout autant que les enfants semblent y gagner, ou vice versa ; ou encore qu'ils y perdent les uns autant que les autres, malgré les apparences.

Les parents divorcés n'entrent-ils pas souvent en concurrence l'un avec l'autre pour assurer leur emprise sur leurs enfants, pour donner l'impression qu'ils leur donnent plus d'amour et qu'ils sont une meilleure maman que l'autre, et aussi pour attirer leur attention, ce qui a pour effet que ceux-ci deviennent encore plus de petits centres d'attention, voire de petits monstres, dont les caprices ne connaissent pas de bornes, et qui sont parfaitement détestables ? Quant à la maman monoparentale, qui doit assumer à elle seule (en plus du travail) toutes les tâches ménagères et familiales pénibles, n'est-elle pas encore plus asservie et réduite à ne vivre que pour ses enfants et qu'avec ses enfants, et à n'être rien de plus qu'une grande enfant, qui façonne ses enfants à son image ? Et quand deux familles se reconstituent après un divorce, comment ne pas voir que les pauvres petits se retrouvent avec deux mamans et deux papas sur le dos, qui se partagent leur garde, et qui leur infligent doublement leurs « bons soins », avec un acharnement redoublé, puisque aucun d'entre eux ne peut disposer librement d'eux, et qu'ils tentent de retirer le plus de bénéfices possible quand leur tour vient ? Puis, en ce qui concerne les familles élargies – qui peuvent être constituées des grands-parents, des oncles, des tantes et des cousins, ou être un rassemblement de mamans, de papas et d'enfants sans liens de parenté, mais unis par une vision communautaire partagée –, on y assiste à une véritable multiplication des mamans et des papas, qui sont chargés de s'occuper des enfants des autres comme des leurs, et de leur donner toute l'attention et la surveillance dont ils ont besoin. On comprend bien que ces enfants sont en permanence de petits centres d'attention, et qu'ils luttent constamment les uns avec les autres pour obtenir l'attention de toutes ces mamans et de tous ces papas ; alors que les mamans et les papas, qui doivent convenir d'une foule de petites choses sur leur manière d'être et de vivre ensemble, question de ne pas avoir une mauvaise influence sur les enfants des autres et de la communauté, se retrouvent à se surveiller les uns les autres et à s'imposer mutuellement des contraintes, un peu comme les mamans le font avec leurs enfants.

(Presque suppliante.) Ce sont là des choses très importantes, et qui – je le sens bien – exigent que je les explique plus longuement pour être mises en valeur. Raison pour laquelle...

LE TRAVAIL

(Froidement.) Comme je vous l'ai déjà dit, notre temps est compté, et nous avons encore beaucoup de candidats à passer en entrevue. Voilà déjà un certain temps que l'Humanisme patiente dans la salle d'attente, et il nous est malheureusement impossible de vous écouter plus longtemps. Nous vous contacterons bientôt pour vous dire si nous jugeons votre candidature suffisamment intéressante pour vous convoquer à une deuxième entrevue et pour examiner plus en profondeur les maux dont vous dites être responsable. Vous pourrez donc, si l'occasion se présente, revenir sur ces questions qui semblent vous tenir à cœur.

LA FAMILLE

Oui, mais...

LE TRAVAIL

Et puis vous voyez bien que madame la Consommation se meure de faim. La pauvre est sur le point de faillir !

LA FAMILLE

(Après s'être levée, en pleurnichant et en tapant du pied.) Ce n'est pas juste, mais pas juste du tout ! N'ai-je pas le droit de m'exprimer et d'être écoutée, moi qui suis une divinité au même titre que vous, et certainement pas la moindre ?

LE TRAVAIL

(Tranchant.) Voilà qui suffit !

(La porte de la salle de réunion s'ouvre et le Travail invite la Famille à sortir d'un geste de la main. Elle obéit en faisant la « baboune » et en tirant par sa laisse la maman qui trotte derrière elle.)

Septembre 2017